

HISTOIRE DE LA COUR DU ROY DE LA CHINE.

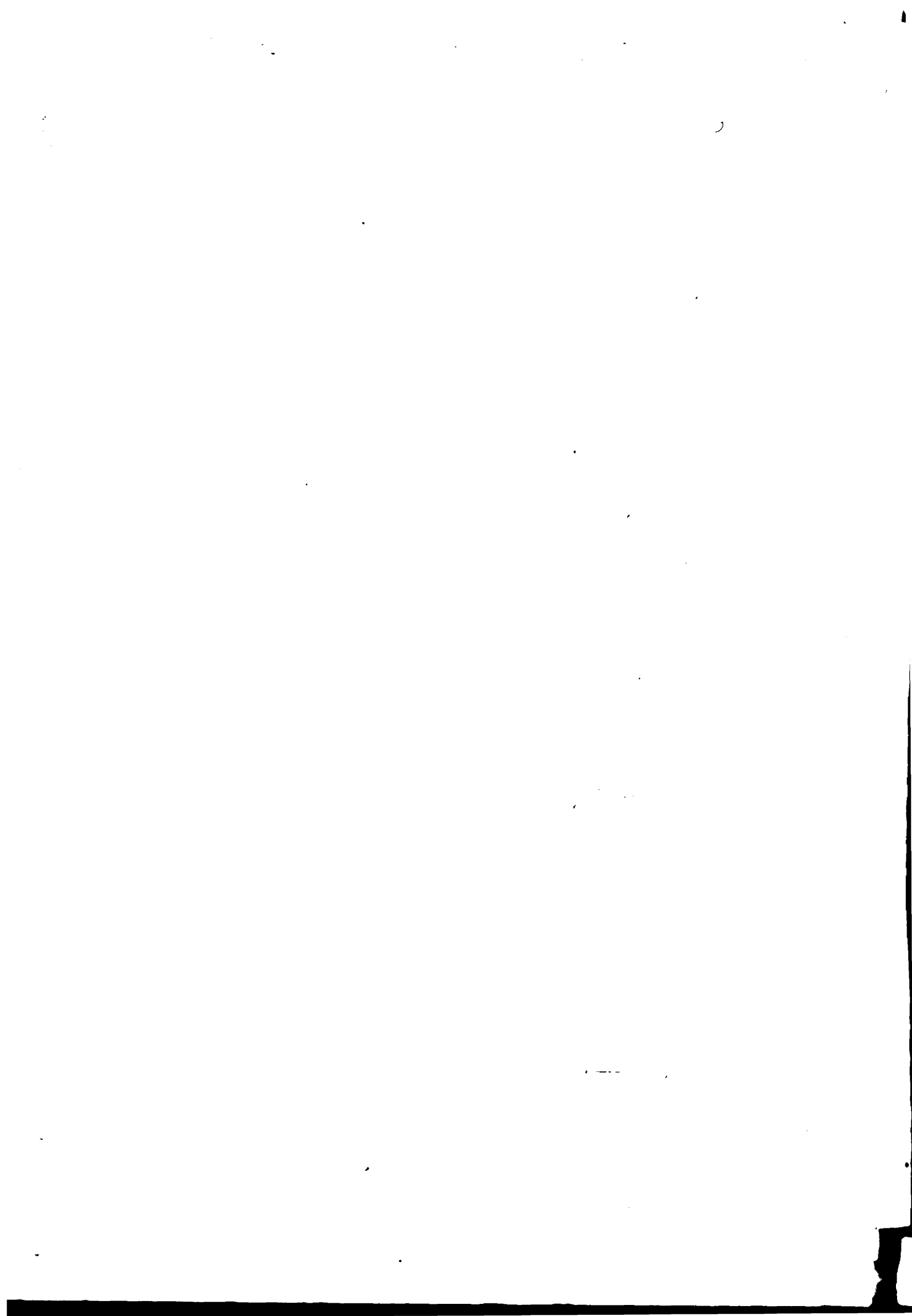
Par le Sieur MICHEL BAYDIER
de Languedoc.



A PARIS,
EN LA BOVTIQUE DE L'ANGELIER.
Chez CLAUDE CRAMOISY, au premier Pillier
de la grand' Salle du Palais.

M. DC. XXVI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





A MONSIEVR
MONSIEVR LE REVERENDISSIME
EVESQVE DE BEZIERS, THOMAS,
de l'illustre maison de Bonli,
Viscomte de Vaillan.



MONSIEVR,

Les hommes sages ont cogneu que
les plus belles choses du monde ne
sont qu'une ombre qui passe legere-
ment : & vous esprouerez, maintenant que la
Cour qui est de ceste nature, est veritablement une
ombre. L'ombre suit ceux qui la suivent, & suit
ceux qui la vont fuyant : En la sainte retraite
que vous avez sagement faict, la Cour vous suit
jusque en la contrée la plus esloignée de son ordi-
naire seiour. Celle de la Chine, qui porte la gloire
de vostre nom, va interrompre vos serieuses occu-
pations, & vous demander l'entretien de quelques
heures : Non que ie vueille rappeler tout à fait vos
pensées aux lieux que vous avez si volontairement
quitez : Je sçay bien qu'ayant changé vostre espée
en une crosse, vous avez faict passer la genereuse

EPISTRE.

ardeur que vous auez pour le monde en Zele pour le service de Dieu; si aduantageusement que toutes vos passions sont deuenues des excellentes charitez: Mais pour mettre en pratique la maxime que ie tiens veritable; que la Cour ne doit pas estre despourueue de gens de bien: car puis qu'elle est vne mer d'orages & de tempestes; ceux-là y doiuent estre pour seruir de pilotes, & de conduite aux autres. Je crains que l'austerité d'une vie veritablement Chrestienne, & vostre ordinaire employ aux choses saintes ne s'opposent à ce que ceste Cour demande de vous. Ils seront satisfaits, peut-estre, si ie leur declare que mon dessein n'est pas, que vous diminuiez aucune chose de ce que vous leur donnez. Au contraire si i'estois capable en des sujets si hauts & si sublimes, de vous donner les conseils que vous n'auiez pas autresfois desdaigné de moy, ie vous exhorterois à la continuation. Des-jà la louange que merite vn ieune Euesque au siecle depraué où nous sommes, de brusler de Zele pour la gloire de Dieu, & le salut de son troupeau, couronne vos travaux, & eux-mesmes vous rendent l'admiration de ceux qui vous voyent, l'exemple de tous, & l'esperance des vostres. La Colombe qui est parfumée attire les autres à la suiure par tous où elle va; l'odeur suauie de vos bonnes actions attirera vos semblables à les suiure, & les imiter. Si doncques vos exercices consentent que vous iettiez les yeux

EPISTRE.

sur ceste Cour Chinoise, n'accusez point ses Courtisans des defauts que vous y trouverez ; ils ont l'esprit trop poly pour en commettre, vous n'en trouverez pas un seul parmi eux qui soit ignorant : mais attribuez-en le manquement à mon stile grossier, qui n'a sceu naïvement exprimer leur gentillesse : Je tascheray d'en reparer la faute en un plus gros volume, dont le sujet sera plus conforme à vos affections, & une meilleure preuve du service que desiré vous rendre,

MONSIEVR,

Vostre tres-humble, & tres-
affectionné serviteur,
BAVDIER.



P R E F A C E.



Le soin des hommes va chercher aux Indes, & dans tout l'Orient, les drogues, & les remedes qui purgent le corps des maladies qui le travaillent. Et ce labeur va puisant dans les Histoires des semblables regions Orientales, des exemples, lesquels exposez aux yeux du public peuvent en les imitant oster plusieurs desordres, & guerir dans les esprits du temps les passions qui les troublent. Ce qui m'a porté à la tiffure de cet ouurage, sont les rares & eminentes qualitez des esprits Chinois, lesquels dans le monde particulier, où ils sont renfermez, fournissent des sages conseils, & des veritables maximes pour reformer les desordres des autres nations de la terre. Leur Histoire peu cogneüe des nostres, estant comme racourcie dans ce petit travail, leur en décrit les moyens; la verité de laquelle sera moins criminelle en nos iours, que celle que nous pourrions faire reluire dans vn plus gros volume, en descriuant ce que nous auons veu, & les affaires qui nous sont proches.

* Semblables
à ces deux di-
uinites, dont
Themistocles
se seruoit au
gouuernement
de la Grèce.
&c.

Le sage & iudicieux Lecteur verra dans le recit de la Cour Chinoise, deux * puissances tousiours agissantes, par lesquelles tout ce grand & immense Royaume est heureusement conduit: à sçauoir la recompense

PREFACE.

7

assurée pour la vertu, & la peine infailible pour le vice; & sans faire les frais d'un si long voyage, ny encourir les perils qui s'y rencontrent, pourra sans partir de chez luy, en lisant ces fucilles, voir la Cour de la Chine, estre present à ses pompes, & y faire autant de sejour que son loisir luy permettra. Il ne verra point la flatterie entrer pompeusement dans le Palais Royal, & en fermer la porte à la verité; la feintise occuper la place de l'amitié, ny la faueur desrober à la vertu ses honneurs, & ses recompenses. Les flatteurs en sont tellement bannis, que jamais Monarque Chinois n'a eu sujet, comme * ce Prince de l'antiquité corrompu par les delices, de les lier à vne rouë pour lauer dans l'eau les saletez de leurs bouches, & exprimer en les contournant l'inconstance de leur vil exercice. Ces Courtisans-là n'appuyent point le poids de leurs prosperitez sur des soustiens fragiles, comme * l'elephant la pesanteur de son corps sur vn tronc à demy scié, & prest à choir: les felicitez dont ils iouÿssent ont pour fondement solide, la base de leurs vertus. Il ne verra point par le cours des inconstances qui maistrisent tout ailleurs, ceste sage Cour changer souuent de face, & comme l'autel de Midas estre maintenant d'or pur, tantost de pierre commune; l'ordre que la sagesse y a estably la rend tousiours esgale. Ce seroit vne chose bien extraordinaire d'y rencontrer vn Courtisan aujourd'huy * adoré comme vn Dieu, & demain chassé comme vn Demon. Le merite de ceux de la Chine a desmonté la Fortune de sa rouë inconstante, & apres l'auoir desarmée de ses ailles

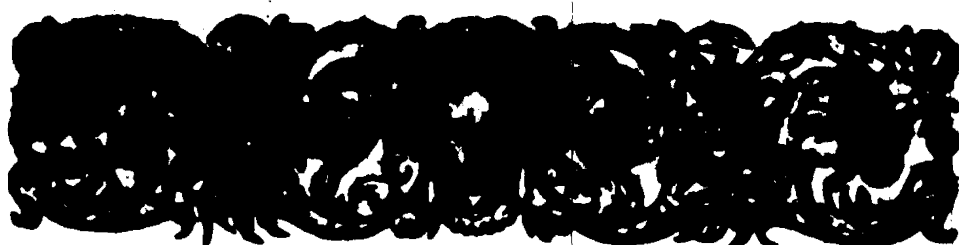
* Parasiti ad
reid aquarum
legabat, & cum
verigine sub
aquar mitteret,
versusque in
summu re-
soluabat, usque
lucum amicos
vocat. Alio
Lampridius
in Heliogab.
* Strabo lib.
16. & Polybiu.

* Hodierni Iap-
piter esto,
Crui mibi ar-
bitri res furulorum,
civitate ligorum.
ex Horat. Sa-
tyr. 2.

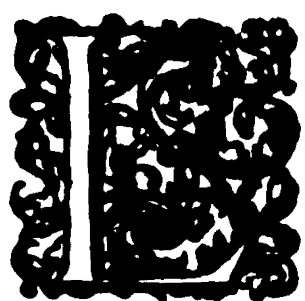
PREFACE

legeres, l'a assise sur la fermeté d'un rocher. A celui-luy qui lira ces cahiers, de quelle profession qu'il soit, y verra les Lettres en recommandation, les Armes en estime, la Justice reuerée, & les Arts honorez: De sorte qu'admirant les bonnes qualitez des Chinois, & enuiant leurs felicitez durables, il n'aura rien à leur souhaiter que la lumiere de la vraye Religion qu'ils n'ont point; & dira en soy-mesme que les vertus manquant de recompense se sont esloignées de nous.

HISTOIRE



HISTOIRE DE LA COVR DV ROY DE LA CHINE.



LE Royaume des Sines, dont les anciens Historiens nous ont raconté les mœurs, est appelé par ceux du pays *Taybraco*, par ses voisins *Sanchy*, & par les peuples de l'Europe, la Chine : il a l'extrémité de l'Asie, pour sa situation, du costé du Levant & du Midy, les ondes de la grand' mer Oceane le mouillent, vers l'Occident l'Inde haute le confine, & au Septentrion les Scythes & Massagetes sont ses plus proches voisins. Il a de circonference ou de tour neuf mille cinq cens seize diés mesure du pays, à la nostre trois mille lieues, de diametre ou de long dix huit cens lieues. Dans ce vaste & immense espace sont contenues quinze belles & grandes Prouinces, cinq cens quatre vingts onze citez, quinze cens quatre vingts treize villes, & un nombre infiny de bourgades : quinze villes sont les Metropolitaines, ou principales du Royaume, superbement & commodément basties sur des beaux ports de mer, ou aux riuages fertiles des grands fleuves navigables. Les Prouinces sont Pague, Canton, Fochien, Olan, Cinsay, Susuam, Tolanchie, Canfay, Oquian, Aucheo, Honam, Xanton, Quincheu, Chequean, Saxij, ou Sancij ; elles sont gouvernées chacune par la sage administration d'un Vice-Roy, excepté Pague & Tolanchie, qui sont regies immédiatement par les soins de leur Souuerain, & les aduis de son Cōseil ; car c'est en elles qu'il reside, comme plus proches des Tartares, leurs anciens ennemis, afin que la presence Royale, comme le Soleil de l'Estag, dissipe les broüillars & les nuages des troubles qui en voudroient obscurcir la

Noms, situation, grandeur, & qualitez du Royaume de la Chine.

gloire. La bonté admirable du pays fait envie à tout le reste de la terre ; les hommes y respirent l'air de l'Orient du monde : les vins, les grains, les fruits y sont en abondance, car la terre fertile les produit trois fois l'an : les laines, les cotons, les soyes y sont en quantité ; les seneurs sy cueillent, les métaux sy treuvent, l'or & l'argent y abonde, les diamans y brillent, les perles sy peschent, la mer obeit à leurs navigations : les grands fleuves l'arrousent, & les Chinois peuuent desdaigner, & auoir à mespris le secours des autres hommes, & les commoditez de leurs Prouinces. Aussi sont-ils enclos & renfermez comme dans vn autre monde, la nature leur aourny de grandes montagnes qui les y enferment, & l'art par les soins du Roy Tzinzon a tiré vne muraille longue de cinq cens lieues, fort haute & espaisse de plus de vingt-cinq pas, qui acheue de clore ce que la nature leur auoit, ce semble, laissé à dessein, afin que cognoissans leurs forces ils fissent vn monde à part ; quoy que l'Histoire die que les courses & les rauages que les Tartares faisoient sur eux de ce costé-là, en auancerent le project, & leur firent haster l'ouurage.

Les loix fondamentales de l'Etat.

Les principales loix sous la sage conduite desquelles ils viuent au milieu d'un assuré repos, comblez de toutes sortes de felicittez, sont premicrement, que le Sceptre du Royaume Chinois ne puisse iamais estre conuertty en quenouille, & que les masles seulement, & non les femmes succedent à la Couronne. En second lieu, qu'aucun homme du pays ne soit si hardy sortir les portes d'iceluy pour aller ailleurs, sans l'express congé du Roy mesme, & non des Officiers, & qu'aucun autre de dehors n'y soit admis, & n'y puisse entrer sans la mesme licence : ainu ils conseruent inuiolable la pureté de leurs bonnes coustumes, & avec l'ayde de ceste grande muraille empêchent l'entrée aux estrangers dans le Royaume, & leurs soins aux vices dans la Cour, qui sont ailleurs les domestiques des Courtisans. Que si d'auenture il se glisse quelque forain chez eux, il est aussi tost recogneu d'un chacun, car à ce dessein ils ont dès long temps establi vne coustume parmy eux, qui est de faire escacher & aplatir le nez à leurs enfans quand ils viennent de naistre : de ceste sorte tous les Chinois ont le nez plat, & camard ; ce qui fait qu'un estranger en leur compagnie a le visage tout different du leur. En troisieme lieu, que les charges de l'Etat ne soient point données qu'à des

DV ROY DE LA CHINE.

11

personnes grandement capables, & doëz de rares & excellentes qualitez. Qu'aucun homme ne soit estimé noble s'il n'est vertueux. Que les enfans des Grands ne puissent estre admis aux charges de leurs peres, ny prennent part à la gloire de leur reputation, s'ils ne les esgalent ou surpassent, attachans ainsi la Noblesse à la personne, & non au sang. En quatriesme lieu, que les enfans des marchands & des artisans, pour si riches qu'ils soient, ne puissent monter plus haut, qu'à l'exercice de leurs peres; si ce n'estoit que quelque riche don de l'esprit en auantageast tellement quelqu'un par dessus les autres hommes, qu'il peust vtilement seruir à l'Estat, & au public; alors, & par l'expresse permission du Roy, apres vn long estude, & plusieurs exercices penibles, il est fait Loytias, c'est à dire Noble, avec le lustre d'une pompeuse solennité, nous le dirons en son lieu. Cinquiesmement, que l'oyfueté soit punie comme vn crime capital; & pour la bannir du Royaume, ils deffendent sur de grandes peines de donner l'aumosne à ceux qui la voudroient demander; car les pauvres mutilez de leurs membres, ou trauaillez de maladies, sont enuoyez chez leurs parens, lesquels la loy contraint par force de se cortiser ensemble, & faire de quoy fournir aux alimens, & aux autres necessitez de ces pauvres affligez: que si les parens sont pauvres, la bourse du Roy, & la charité publique les nourrit dans des hospitaux, & des autres maisons fondées pour ceste fin: mais les aueugles, & les boiteux qui peuuent trauailler, ne mangent point le pain des pauvres; on les force de gagner leur vie, à tourner des moulins, & faire des autres ouurages dont le gain fournit à leurs necessitez.

Or ce grand Royaume, sous la conduite de si bonnes loix, est gouuerné par vn Roy souuerain, qui sejourne ordinairement en la Prouince de Pague, ou Pagule, dans la ville de *Taybin*, ou autrement *Santen*, qui signifie en leur langue, ville du Ciel; Marc Paul Venitien l'appelle aussi *Quinay*; si grande qu'elle remplit d'admiration l'esprit de ceux qui en lisent l'estenduë, & n'estant qu'un petit eschantillon du Royaume, monstre bien quelle est la piece: elle a de diametre, ou de longueur ce qu'un homme à cheual peut faire en vn iour, car il faut tout autant de temps, pour aller d'une porte à l'autre: sa largeur est de la moitié de cela, & son circuit tres-vaste: les faubourgs, qui sont plusieurs, contiennent tous ensemble

La Prouince,
la ville, & le
Palais du Roy.

tout autant que la ville : Les Chinois ont autresfois logé dans ceste ville-là, aux vrgentes necessitez d'une guerre importante, cent mille hommes de pied, & cent mille chevaux. L'estois present en l'an six cens seize, lors qu'un Flamand Jesuite fraichement arriué de la Chine racontoit au Roy, dans le Louvre, les merueilles de ceste Royale Cité, il luy donnoit de longueur deux fois autant qu'il y a de Paris à Pontoise : les raretez qu'il en disoit sont conformes à l'Histoire ; celuy-là mesme parut dans le cabinet du Roy vestu à la Chinoise, dont l'habit estoit plaisant & agreable. Trois Palais Royaux sont bastis dans ceste grande ville, l'un à l'entrée vers l'Orient, l'autre au milieu d'icelle, & le troisieme tout au bout vers l'Occident : le Roy de la Chine a choisi le premier pour son logement, d'une grandeur si vaste, que pour en voir les particularitez, on n'y peut moins employer que quatre jours entiers : il est entouré de sept murailles si grandes & spacieuses, que dedans la distance qu'il y a de l'une à l'autre, se tiennent aisément dix mille soldats qui font la garde ordinaire du Palais. Le nombre des belles chambres, riches garderobes, & precieux cabinets se monte à plus de cinq cens. Il y a soixante & dix neuf sales, toutes richement construites, & d'un artifice admirable, quatre desquelles sont ce qui est de plus remarquable dans ce Palais : la premiere est faite de fonte, curieusement elabourée, avec un grand nombre de figures, la seconde a le plancher & le lambris faits d'argent d'une riche valeur, la troisieme est d'or massif excellemment bien esmaillé. Mais le lustre, l'esclat & le prix de la quatrieme surpasse de beaucoup les trois autres ; elle est remplie de plusieurs joyaux de prix, dans icelle se voit un Throsne Royal tout couuert de diamans enchassez, & d'une si grande quantité d'escarboucles, qu'ils rendent avec les autres pierres precieuses, une telle lumiere, que la sale en est aussi claire en la plus sombre nuit, comme si l'y avoit plusieurs flambeaux allumez : ceste quatrieme s'appelle la sale du threor du Roy, elle le contient aussi. C'est dans ces quatre sales que le Roy donne audience aux Ambassadeurs des Princes estrangers, & mesure l'honneur qu'il leur veut faire à la reception dans ces sales, car ceux des moindres Princes ses tributaires, ne sont receus qu'à la premiere sale, les plus enunens, à la seconde, ceux des grands Roys qui ne le cognoissent point, à la troisieme, &

quatrième. Il tient aussi sa Cour dans ces sales, & donne audience dans icelles aux principaux Officiers de la Couronne. La Reyne Mere du Roy Marie de Medicis, Princesse, l'honneur & l'admiration de son siecle, qui a porté par le lustre de ses rares, & incomparables vertus, la gloire de son nom aux plus esloignées regions de la terre, luy enuoya en l'année six cens seize vn superbe present d'une riche tapisserie; & son excellente pieté auoit pour but en ce present, la gloire, & l'honneur de celuy qui l'a fait naistre la plus grande Princesse du monde: car elle le faisoit afin que ce Prince donnast plus libre accès à ceux qui alloient dans son Royaume, retirer par la lumiere de l'Euangile les ames du faux culte des idoles, & les mettre dans le chemin de leur salut. Celuy qui auoit charge de la presenter, qui estoit ce Flamand dont nous auons parlé, m'assura que le Roy de la Chine feroit construire express vne riche sale au niveau de la tapisserie, où il la feroit tendre, & l'estimeroit le plus precieux meuble de son Palais; car la Chine, qui a trouué avant nous les plus belles inuentions des arts, n'a pas encores celle de la tapisserie à haute lisse. Mais ce superbe Palais fournit au Roy les delices de la promenade; il y a de tres-beaux jardins émailléz de toutes sortes de fleurs, arrousez de fontaines d'eau claire, où le doux gaisouil de leurs petits bouillons, semond le ramage des oyssillons au concere naturel d'une agreable Musique; dans leurs belles allées, il charme les ennuis, & les soins qui suivent la Royauté, & naissent sous les Couronnes. Le nombre des femmes qu'il entretient sont sa plus ordinaire compagnie; il se plaist à contempler sur leurs beaux visages plus de roses, & de fleurs que les parterres n'en produisent. A costé de ses jardins sont plusieurs beaux vergers qui rapportent toutes sortes de fruits delicieux; & plus auant s'estendent de grands bois, les vns taillis, les autres de haute fustaye, où il prend quelquefois les plaisirs de la chasse. Ils sont entourez par endroits de plusieurs larges estangs; tous couuerts d'oyseaux de riuere parmy lesquels les Cygnes qui couurent d'un plumage blanc vne chair hideusement noire, paroissant les plus beaux aux yeux du Prince, sont tacitement vne sage leçon à son esprit, que les belles apparences du monde, & de la Cour, couurent plusieurs deformitez, & cachent des perfidies. Les Rois de la Chine l'ont souvent esprouué: les diuisions de leur Estat, les

Present de la
Reyne Mere,
du Roy de la
Chine.

troubles d'iceluy, qui ont duré quarante & yn an, les trahisons, & les massacres qui se commirent mesmes aux personnes des Rois, sous les regnes infortunez de Yanchei, Laupi, Guitgey, Quiontey, & Sontey, en sont des veritables preuves dans leurs histoires.

Puis de la
Chine vient
fortreux

Ce qui est cause auourd'huy qu'ils vivent grandement retirés dans leurs grands Palais, & au lieu de Pages, & de Gentils hommes seruians, ne sont seruis que par des femmes, avec lesquelles ils conuersent ordinairement, leur donnent le soin de leur nourriture, & leur fient la conseruation de leur santé: non que leurs personnes ne soient gardées par des hommes, il y a, comme nous auons dit ailleurs, dix mille hommes armez en garde hors du Palais Royal, sans conter ceux qui sont aux portes, & aux degrez du meisme Palais, & encores dans les sales. Car les Princes Chinois n'ont pas esté exempts de la malice des femmes. Le Roy Tronçon espris des singulieres beautez de la vefue de son Pere, trouua par ses poursuites dans la vaine iouissance de ses amours la perte de sa vie. Cette belle Reyne nommée *Cause*, qui le fut des malheurs de tout vn Estat, lassée des inquietudes du monde, & des vanitez de la Cour, les abandonna apres la mort du Roy son mary, pour iour loin d'icelles, du calme & du repos, dans lequel l'ame iouissant d'elle-mesme, trouue ses biens & ses felicitez: elle se renferma dans vn Monastere de Religieuses de la Chine, dans lequel le Demon, sous le culte des Idoles se fait adorer par les plus belles femmes de l'Orient: là mettant à ses pieds la Couronne qu'elle auoit sur sa teste, se voile comme les autres, & vit dans la simplicité de cet ordre. Tronçon, son beau fils, qui estoit plus idolatre de ses attraits qu'elle ne l'estoit des faux Dieux, en est aduertí, la suit; pour fournir d'exemple, que les Rois, aussi bien que les autres hommes, viuent en la chose aimée; la va entretenir à la grille, la cajole, luy persuade de quitter son voile, & remettre pour la seconde fois la Couronne Royale sur sa teste. Cause l'escoute, le croit, & sortant du Monastere, fait voir que bien souuent les deuotions des femmes sont des vases de crystal qui se cassent au premier heurt, elle l'espouse. Mais que peut-il arriuer de bien de cet inconstant destour, & vireuolte du monde dans le cloistre, du cloistre dans le monde? Certes vne femelle volontairement desfroquée est vn dangereux animal dans vn

Estat, & dans vne famille. Cause reprend l'ambition qu'elle auoit foulée aux pieds, & pour regner seule, sous le nom de son Fils mineur, fait tuer le Roy Tronson son mary, alors maistresse de ses volontez aussi bien que du Royaume, elle abandonne sa raison, son honneur, & la gloire de sa Majesté à ses lasciuës passions; elle deuiant femme de plusieurs maris, ou amis, il n'y auoit Grand dans la Cour à qui ses embrassemens ne fussent permis, voire offerts. Ceste sale vie d'une Princesse, qui deuoit estre vn exemple de vertu dans l'Estat, offense tout le monde, comme vn scandale public; elle la couure aucunement, se remarie, mais pour continuer ses desbauches, espouse vn homme de peu, qui luy permet tout. Les vices s'entre-suiuent; de ceste vie lubrique elle passe à la cruauté; ses enfans plus soigneux de son bonneur qu'elle-mesme, tesmoignent seulement par leurs regrets, les desplaisirs qu'ils ont de sa mauuaise conduite; elle les fait esgorger pour faire succeder à la Couronne de la Chine, vn sien Nepueu qui luy seruoit d'appuy, & d'adueu en ses lubricitez, dans lesquelles elle regna quarante ans; regne trop long pour vne mauuaise femme. En fin les Chinois se lassent de ses desordres; ils enuoyent querir vn fils naturel de son mary, le couronnent, & le recoignoissent leur Roy: celui-cy appelé Tantzou, se saisit de ceste impudence, luy fait faire son procès, & la fait mourir par la main d'un bourreau. Ce fut la fin de la Princesse Cause, qui auoit tant causé de desordres dans l'Estat, & laquelle fut en fin la cause de sa honteuse ruine.

Mais les Rois de la Chine ont depuis quelques siècles, vécu grandement retirez dans leurs superbes Palais. Il y en a eu tel qui n'est iamais sorty en public que le iour qu'il fut couronné Roy, & presta le serment accoustumé: à le peuple les voit quelques fois, c'est au trauers vne vitre: Ils disent qu'ils le font ainsi pour conseruer la dignité Royale, & le respect qui luy est deu, & de plus pour éviter les trahisons qu'on luy pourroit faire. Ceste maniere de viure ainsi reclus ne diminue point l'amour, & la reuerence que les peuples doiuent à leurs personnes; car les Gouverneurs & les Magistrats les scauent bien maintenir, & les faire obseruer: & de plus aux villes principales des prouinces du Royaume, où les Vice-Rois font leur residence, ils ont accoustumé d'appendre en lieu public vn riche tableau d'or pur, dans lequel le

Rois de la
Chine sont
reclus.

pourtraict du Roy est représenté au naturel, voilé d'un rideau en broderie d'or. Les Loytias, qui sont les Cheualiers, & les Officiers de la iustice, vont tous les iours deuant iceluy faire des grandes & profondes reuerences, donnant au public cet exemple d'un respect extérieur enuers leur Souuerain, qui excite souvent l'amour intérieure. Les iours des festes solennelles qu'ils celebrent aux nouuelles Lunes de chaque mois, on deuoile ce tableau; le peuple le void à descouuert, & vn chacun y accourt pour le saluer.

Les femmes du Roy & de la Cour. Dans le perpetuel sejour doncques de ces delicieux Palais, les Monarques de la Chine n'ont presque point d'autre conuersation ny compagnie ordinaire que des femmes; car outre celles qui les seruent, qui sont en grand nombre, ils ont trente Concubines, les plus belles qui se peuuent trouuer dans leur Royaume, & vne seule Reyne qu'ils espousent, & font compagne de leur Sceptre. Ils auoient accoustumé jadis, lors qu'ils vouloient se marier, d'inuiter à la pompe d'un festin Royal & solennel, tous les Cheualiers, & plus grands Seigneurs de la Cour, & leur commandoient d'y mener avec eux leurs fils, & leurs filles: ceux-là le faisoient avec dessein de pouuoir loger dans le throsne de la Chine quelqu'une de leurs filles, & apportoient à l'aduantage de leurs beautez tous les ornemens de l'artifice: Le festin acheué ces filles estoient placées dans vne grãde sale selon l'ordre de leur race, & non le rang de leur qualité. Alors le Roy, s'il n'estoit pas marié, & s'il l'estoit, les Princes ses enfans venoient dans ceste sale entretenir les Dames, & choisir de leur nombre celles à qui les graces, & les perfections de leurs beautez auoient donné plus de pouuoir de captiuer leurs affectiōs par la douceur de leurs charmes. Les Infantes, filles du Roy, en faisoient le mesme dans le nombre des ieunes Cheualiers qui auoient esté du festin: elles auoient la liberte de choisir de leur troupe, celui qu'elles iugeoient auoir plus de merite pour estre leur mary. Mais les choses du monde passent, & plus legerement celles de la Cour; ceste coustume est esteinte. Les Rois de la Chine se marient tous maintenant à leurs parentes, le premier degré de proximité seulement obserué, & quelquesfois le second. Apres qu'un Roy a ainsi pris femme, il choisit trente amies, que la loy de sa Religion luy permet de tenir, ce sont ordinairement les plus belles de son Estat: celles-là ne pouuant arriuer à l'honneur d'estre

d'estre leurs femmes (il n'en espouse qu'une) font gloire neanmoins de iouir de ses embrassemens : elles sçauent que les enfans qu'elles en auront seront legitimes, & qu'apres sa mort elles seront honorablement pouruues, & mariées aux plus Grands de la Cour. Car dès son vivant il fait son testament, auant qu'estre malade, leur laisse du bien, & nomme pour leurs maris trente Cheualiers de la Cour des plus signalez qui sont à marier. Apres qu'il est mort, & que ses obseques sont paracheués, celuy qui a succédé à sa Couronne, fait superbement vestir, & parer de toute sorte de precieux ioyaux ces trente femmes qui ont seruy à son deuancier, & les fait ranger dans de belles chaires au milieu de ceste quatriesme sale, dont nous auons parlé cy-deuant, & leur fait voiler le visage, en sorte qu'elles ne peuuent estre recogneuës. Alors il appelle dans la mesme sale les trente Cheualiers que le Roy defunct a nommez par son testament, lesquels selon l'ordre de leur ancienneté ou celuy de la nomination du testament, vont chacun l'un apres l'autre prendre par la main vne de ces femmes ainsi voilées, & la menent, sans descourir son visage, incontinent en leurs maisons, où ils voyent ce que le sort leur a donné, & esprouent bien tost si le Prince mort leur a fait vn legs agreable, ou importun ; car dès lors ils les tiennent pour leurs femmes.

Les autres Dames de la Cour sont mariées, non selon leurs desirs, ou les aveugles passions de l'amour, mais selon la volonté de leurs parens, qui leur sçauent choisir des hommes dont l'age & le merite ne soit pas inegal à leur ieunesse, & à leur condition. C'est la coustume de la Chine, que les maris dotent les femmes en les prenant, car elles ne leur apportent autre chose que leur beauté, & leurs vertus : ils leur content l'argent promis auant que les espouser, & celles-là le donnent à leurs peres & meres, pour vne legere recognoissance du soin qu'ils ont eu de les nourrir. Ainsi il semble que l'injustice de ceste loy force les hommes d'achepter quelquefois bien cher vne mauuaise marchandise, quand dans les mariages ils rencontrent des esprits indiscrets, & des humeurs inegales & fascheuses : mais vne autre loy adoucit leur desplaisir, s'ils en conçoient, car les ayant acheptées, elle leur permet de les reuendre. Ce qui n'arriue pourtant que fort rarement : les Dames de la Chine sont si bien nourries, & si hon-

Dames de la
Cour Chi-
noise.

Leurs maria-
ges.

nestes, qu'elles donnent à leurs maris plus de sujet de les chérir, que de les mettre hors de leurs familles : Le mérite de leur vertu a porté la gloire de leur réputation jusques à nos contrées, elles qui sont esloignées de nous de tant de milliers de lieues, & habitent l'extrémité du monde, pour exemple aux Dames vertueuses que la renommée de leurs perfections ne sera jamais estinte. La vertu de ces Dames Chinoises estant creüe avec elles s'est rendüe solide par le temps : car dès leur bas aage on les nourrit à l'amour de l'honnesteté & à la haine du vice, on les enferme perpétuellement, & on les occupe sans cesse, afin que l'oisiveté, mere nourrice des vices, ramollissant leurs esprits, ne les precipite en quelque desordre.

Leurs occupations.

Ce soin de les esleuer ainsi est expressément commandé aux parens par la loy inviolablement observée il y a plusieurs siècles dans le Royaume de la Chine, établie par le premier Roy qui en porta le Sceptre, appelé *Yuey*. Ce Prince sachant que l'oisiveté des femmes avoit fait naître dans le monde plusieurs desbauches, qui avoient ruiné les Républiques, perdu des Etats entiers, & de son temps travailloient plusieurs Royaumes, ordonna sur de grandes peines, que les femmes des artisans eussent à travailler au mestier de leurs maris, & celles des autres hommes s'occupassent aux ouvrages de l'aiguille, ou à filer du lin. Cette loy fut si estroitement observée, qu'il voulut que la femme mesme y obeit. Ainsi les femmes de la Chine travaillent sans cesse, & la Reyne mesme qui porte aujourdhuy la couronne de ce Royaume-là, est continuellement occupée à filer de l'or, de la soye, ou à faire quelque riche ouvrage à l'aiguille, qui serve d'ornement à l'Autel de ses vaines Idoles. C'est ce qui fait qu'on ne void quasi jamais des femmes par les rues, elles sont toutes occupées en leurs maisons : que si quelques Dames de la Cour sortent en public (ce qui arrive fort rarement) c'est pour visiter leurs proches parens, quand ils sont dangereusement malades : elles y vont à couvert dans des chaires portées à bras, où au travers de petites grilles mignardement faites d'or, ou d'argent, elles voyent sans estre veües. Vne autre invention des Rois de la Chine, qui ont aimé la pudicité des femmes, ne sert pas de peu à retrancher leurs courses, & vaines promenades ; ils establirent que les meres fussent soigneuses de faire serrer les pieds à leurs filles au berceau, afin qu'ils ne creussent

Leur sortie en public.

sent; persuadans à leur sexe credule, que la beauté d'une femme consistoit à avoir le pied petit; & de fait elles le croient si formement, & se le pressent si violemment en leur ieune age, qu'elles en sont incommodées, & quasi estropiées; ce qui est encore une autre raison pourquoy elles gardent si volontiers leurs maisons. Il seroit bien difficile de leur persuader le contraire de cette opinion, & destourner leurs esprits de cette fole cruauté de gehenner ainsi leurs pieds dans l'estat de leur innocence; car si quelqu'une d'elles avoit le visage d'un Ange, & le pied mediocrement grand, elle croiroit estre la plus laide creature du monde. Il est vray que ceste vaine croyance d'estimer celles-là belles qui ont le pied fort petit, n'est pas seulemēt d'aujourd'huy dans l'Asie; quelques Orientaux l'ont autresfois suivie avec autant de passion. Elian raconte au treizieme liure de ses diuerses histoires, & au chap. trente trois, que la belle Rhodope de la ville de Naucraste se baignant un iour dans le crystal liquide d'une agreable fontaine, avoir laissé son deshabiller à ses bords, sur un tas de roses que la Damoiselle avoit cueillies, lors qu'un Aigle qui cherchoit sa proie, vint rair un de ses patins, & l'emporta. Cet oyseau qu'on a creu estre le messager de la guerre, & porter les foudres du Ciel, le fut alors de la paix, & de l'amour. Car s'estant perdu dans les nuës, il alla fondre bien loin de là dans la ville de Memphis, qui est maintenant le grand Caire, & laissa choir le patin aux pieds du Roy, qui gouvernoit pour lors l'Egypte. Ce Prince iugeant de la forme du pied par le patin qui estoit extremement petit, & par le pied la perfection de la Dame, la creut assez belle pour meriter d'estre couronnée Reyne de son Estat, & la compagne de son Sceptre; il envoya de toutes parts des hommes qui s'informassent, qui estoit la Dame à laquelle un Aigle auroit ray un soulier: ils la trouverent (cette fortune estoit trop grande pour la fuir en se cachant) l'emmenèrent à leur Prince, qui la prit à femme. Ainsi les beautés Orientales sont à petit pied: & de ceste fole opinion, les sages Politiques de la Chine ont tiré ce bien, que de contenir par icelle les femmes dans leurs maisons. Elles sont proprement & richement vestues de draps de soye, & d'or: les perles, les diamans, & tout ce que l'avarice des hommes a pesché dans les ondes, & déterré des mines, y est aussi bien en vŕage qu'en Europe. Leurs habits approchent aucunement de ceux des

Elles ont toutes le pied petit.

* Strabon le dit aussi au liure 17.

Leurs habits.

Dames Espagnoles, & leurs riches coiffures ne sont point empruntées, elles sont faites de leurs propres cheveux mignardement tressés & entortillés avec des petites tresses d'or, & relevez au faîte de la teste en forme de couronne, serrée, ou ceinte d'un bandeau couvert de pierreries : toute ceste pompe, quoy qu'elle despende de la vanité du monde, est neantmoins d'accord avec leur chasteté ; car elles ont tousiours eu, comme nous auons dit ailleurs, la gloire d'estre fort pudiques.

Enfans du
Roy de la
Chine, & les
Princes du
sang Royal.

Les Rois de la Chine ne meurent presque iamais sans enfans mâles, le nombre des femmes, dont nous auons parlé cy-deuant, leur fournit assez d'heritiers de leur Couronne. Le premier qui vient à naistre de quelqu'une d'icelles est le legitime successeur de l'Estat : les autres sont nourris, ensemble tous les Princes du sang Royal, dans des villes éloignées de la Cour, que le Roy leur assigne pour leur appennage, où ils vivent avec toutes sortes de delices & de plaisirs, dans des superbes Palais. Mais il leur est defendu, à peine de la vie, de sortir de ces Palais, & d'aller iamais à la Cour, si le Roy ne les y appelle : les plus remuans ne peuvent sortir de leurs Palais, sans encourir la mesme peine, ces defences neantmoins ne diminuent point le respect que l'on doit à leurs personnes : les Gouverneurs de la prouince, & des villes, sont obligez de les aller visiter tous les iours de feste, qui sont les premiers iours de chaque Lune, les mesmes, ensemble les Magistrats passant à cheual deuant leur porte, doiuent, par reuerence, mettre pied à terre, & s'ils sont dans des chaires, descendre à bas, & aller à pied, sans suite, & sans pompe, iusques à ce qu'ils ayent passé le logis, les portes duquel, afin que personne ne le puisse ignorer, sont peintes de la couleur de la liurée du Prince. Ainsi l'Estat de la Chine iouit, loin des troubles des guerres ciuiles, de la douceur du repos, & les Princes du sang Royal, vivent loin des inquietudes de la Cour en seureté de leurs personnes au milieu de toutes sortes de plaisirs & de recreations, respectés & honorez comme des demy-Dieux, sans que le soin des affaires de la prouince où ils vivent, trouble en aucune façon le calme, & la tranquillité dont ils iouissent.

Courtilans de
la Chine.

Les Courtisans du Roy de la Chine sont sous Loyrias, c'est à dire Cheualiers. ils sont de deux sortes, les uns le sont par le merite des lettres, les autres par la valeur des armes, & l'on ne

void point dans leur nombre aucun homme que l'aveugle temerité de la fortune, ou le vent de la faueur de la Cour ait esleué à ceste dignité : ils n'y montent que par les degrez de la vertu, laquelle y conduit les vns en ceste sorte. Les Visiteurs ^{Loytias de lettres.} generaux que le Roy, de l'aduis de son Conseil, enuoye de trois en trois ans par les Prouinces de son Royaume, dans l'exercice de leurs charges, n'ont rien de si recommandable que de voir les ieunes hommes qu'on esleue dans des Colleges, pour les rendre capables de seruir le public : ils les examinent, ohoisissent les plus beaux esprits, & les ayant trouuez capables d'estre employez à cela, les font Loytias de la part du Roy, c'est à dire Cheualiers, leur en donnent & les priuileges & les marques, celles-cy sont vne ceinture d'or & d'argent, & vn chapeau garny de deux bouquets d'or en façon de palme, ayant deux fapons pendans par derriere, comme ceux qui sont aux mitres de nos Euesques, leur font prester le serment solennel, qui est de seruir fidellement & soigneusement le Roy, & le public aux charges dont on les honorera, qu'en l'exercice d'icelles ils ne prendront aucun present de quelque personne que ce soit, ains se contenteront de la pension que le Roy leur donnera, suffisante pour seruir à leurs necessitez, & au lustre de leurs dignitez. La pompe, & les magnificences qui se font aux iours qu'on fait ces nouueaux Cheualiers, desmoignent vne resioyissance publique, que la vertu soit esleuée aux charges d'honneur, & l'Empire soit seruy & regy par des gens bien faits. Dés lors ces Loytias partent avec les nouvelles marques de leur nouvelle dignité, s'en vont à la Cour, visitent le Chef du Conseil du Roy, & les autres Ministres de l'Estât, ceux-cy les reçoient, & les caressent, leurs noms sont aussitost escrius dans vn liure, qui sert à cela : on leur commande de sejourner à la Cour, attendant que des charges vaquent, dont on les puisse pourvoir : pendant ce temps-là ils se polissent, & adioutent à l'acquisition des lettres celles de la pratique du monde, se rendent capables de bien faire : quand doncques les occasions s'offrent de les pourvoir, les vns sont enuoyez Gouverneurs en vne Prouince, les autres Lieutenans en vne autre, & quelques-uns Iuges souverains. L'autre sorte de Loytias ou Cheualiers, sont faits ^{Loytias d'ar-} de grace (disent les Chinois) & par la volonte du Roy, qui ^{mes.} sont les Tresoriers du Royaume, les vieux Capitaines qui

22 • HISTOIRE DE LA COVR

ont dignement seruy. Mais ie ne voy pas là vne extraordinaire faueur à ceste seconde creation de Cheualiers : car bien que ceux cy ne le soient point par examen, comme les autres, qui sont sçauans, quelle grace leur fait-on de donner à leur valeur ce qu'elle a bien merité, au milieu des ordinaires hazards & perils de la guerre ? Aussi la loy de la Cour de la Chine ne refuse à personne la recompense de sa valeur ; le moindre petit soldat la peut pretendre, & la peut obtenir. Que lon vîd à la Chine vn soldat estropié dans les tranchées estre reduit à demander l'aumosne par les carrefours des villes, on l'imputeroit à crime à qui le souffriroit, & le Royaume s'estimeroit indigne d'auoir des hommes qui le seruissent au besoin. Ces derniers Cheualiers ne sont iamais pourueus des Gouvernemens des Prouinces ou des villes, la loy de l'Estat les donne à ceux qui ont des lettres, lesquelles sont dans leur Royaume en estime par dessus toutes les choses du monde. Ces Loytias, ou ces Courtisans sont vestus ordinairement de foyes de diuerses couleurs, des robes & des sayes les couurent : les Gouverneurs, & ceux qui ont les principales charges de l'Estat portent leurs sayes brodez d'or & d'argent depuis la ceinture en bas : ils ont tous des bonnets longs, ils portent au milieu de la teste vne touffe de longs cheueux superbement cressez & entortillez avec de l'or ; la superstition, maistresse de leurs esprits, leur a conseillé ceste mode de perruque ; ils croient qu'à leur mort ils seront enleuez au Ciel par ceste poignée de poil. Leurs Prestres, plus orgueilleux que cela, n'en portent point, & ont la teste rase, car ils preschent qu'ils ont assez de pouuoir par le merite de leur condition de monter au Ciel d'eux-mesmes, sans qu'on les y tire de force & de violence par les cheueux ; mais les vns & les autres s'en travaillent en vain, le Ciel ne reçoit point d'idolâtres, soient-ils à longs cheueux, ou à poil ras. Ces Courtisans portent encores les ongles de la main gauche extraordinairement grandes à pareil dessein que le poil, comme s'il ne falloit que grimper pour aller au Ciel. Certes, la Cour a toujours esté le séjour de plusieurs fols, & les esprits des Courtisans y forgent des fantolmes estranges & ridicules. Ceste difference ay-ie remarqué dans leurs histoires, que ces hommes à longues griffes, & à longues ongles, ne rafflent, & ne prennent pas tant que ceux des autres contrées qui les ont plus courtes. Leur langage est grandement poly &

Leurs habits.

Leur langage
& entrecien.

tous différent de celuy des autres hommes de la Chine; leur ordinaire entretien, quand ils sont ensemble, n'est pas comme ailleurs de choses friuoles & sortes, ny de honteux rencontres des sales exercices d'un bordel; mais bien des affaires politiques: ils proposent des questions d'Estat, disent les moyens de conseruer vn Royaume, racontent ceux qui seruent à l'accroistre, & appuyent leurs discours de quelque exemple tiré de leur Histoire. Leur port est graue, & leur visage sérieux; quand ils sortent en public, ils sont portez dedans des chaires d'yuoire, riches au possible: ils tiennent tousiours l'œil fiché sur vne mesme chose, avec la seuerité qu'on leur a enseigné dès leur enfance: leurs gardes & leurs seruiteurs sont autout d'eux, & leurs amis les suiuent; on mene apres eux plusieurs chevaux de parade, & on porte plusieurs parasols pour les deffendre de la chaleur, & de l'incommodité du halle: s'ils sont deha pourueus de quelque charge ou gouuernement dans l'Estat, plusieurs Officiers de Iustice marchent deuant eux pour faire place: quelques-vns portent de gros roseaux durcis au feu, pour punir ceux qui dans leur chemin se trouueroient conuaincus de quelque legere insolence; vn de la troupe porte deuant la poitrine vn tableau brodé de franges d'or, dans lequel est escrit en grosses lettres, le pouuoir de celuy qui marche en ceste pompe. Quand ces Courtisans se rencontrent ils se saluent en ceste sorte: ils estendent les bras, & les courbent en forme d'arc, puis entrelassant les doigts des deux mains les vns dans les autres, font vne profonde reuerence, accompagnée de quelque honneste compliment, comme celuy-cy: *Si l'auoir aussi ayément la rencontre des occasions de vous seruir, que ie l'ay de vostre personne, ie vous tesmoignerois sincerement combien ie vous suis acquis, & virois le plus contents homme de la Cour.* Ils se disent aussi bien souuent: *Je vous souhaite toutes sortes de felicités, non pas auant que vos vertus méritent, le monde n'en a pas assez; ce seroit vous souhaitter l'impossible, mais auant qu'on y en peut auoir.* Le compliment acheué, ils sont long-temps à debatre courtoisement qui partira le premier pour continuer son chemin. Les hommes de moindre condition, comme seroient les simples Bourgeois, vsent en se saluant de ceste maniere: ils serrent la main gauche, la couurent de la droite, & les portans toutes deux sur la poitrine s'inclinent grandement pour faire la reuerence, & prient par vn honneste compliment celuy

Leurs sorties
en public.

Leur façon de
se saluer.

qu'ils saluent, de croire que leur amitié n'est pas seulement en l'exterieur de la ceremonie, mais aussi qu'elle a son principal siege dans le cœur, où ils iurent de la conserver inviolablement : ce dit, ils passent, & continuent leur chemin. Certes, il n'y a point de nation, pour si rude & si barbare qu'elle soit, qui n'ait receu les loix de la courtoisie, & ne les ait cheries. Et ceux qui auourd'huy les reiettent cruellement, sont des esprits brutaux, qui n'ont rien de l'homme que l'exterieur. Quand l'esloignement des lieux où ils sont, leur empesche les complimens ou l'entretien de bouche, ils le font par des lettres missives, avec la politesse de la Cour Chinoise : ils dorent toute la marge de leur papier tres-fin, qui est fait de toile de roseaux, l'eclatent, & escriuent dans le milieu, ce que leur affection ou la courtoisie leur dicte : ils mettent la lettre, sans la fermer, dans vne bourse faite du mesme papier mignardement bien dorée & peinte, la ferment & la cachettent : ces missives ainsi dorées se vendent chez les Libraires de la Cour, mesmes toutes esrites, qu'il n'y reste rien à faire qu'à les signer & l'usage en est si ordinaire parmy les Courtisans, qu'eux-mesmes en se visitant s'en donnent les vns aux autres pour plus grande assurance d'amitié. Car les complimens, qui ne sont qu'en paroles, n'ont point d'autre appuy que le vent, & ceux qui sont par escrit, demeurent pour gage de ce qu'on promet. Ainsi par les regles de la courtoisie, & l'estroite observance des loix du Royaume, ces Courtisans Chinois vivent dans le calme & dans le repos, & leur discretion a banny de la Cour la temerité des querelles mal-fondées, & la fureur des duels : non toutesfois que l'insolence qui a conduit les autres vices à la Cour, n'y ait conservé sa place, pour induire les plus susceptibles de ses conseils à offenser les autres de parole : ce qui arrive quelquesfois parmy eux, quand ils se disent des iniures, qui nous sont aussi ridicules, qu'elles leur sont sensibles, parce qu'elles ont l'appuy de l'offense sur les Oracles de leur Religion ; car vne de leurs Propheties menace leur tranquillité d'un trouble en ce sens : *Qu'un iour viendra qu'ils seront subjettez à des hommes qui auront la barbe longue, le nez aquilin, & les yeux grands, & semblables à des yeux de chat.* Ainsi ces hommes de-peints de la sorte, leur estans odieux, par opinion, quand ils veulent iniurier quelqu'un ils l'appellent *yeux de chat*, qui est parmy eux la plus grande iniure dont ils puissent attaquer l'honneur

DU ROY DE LA CHINE. 29

l'homme d'un bonheur. Quand dans le commerce de
 le font leur malheur pour quelque affaire, ils en veulent
 sceler. Ils jettent aussitôt qu'il arrive, & à cette fin ils jettent
 leur sort ordinaire, dont ils vivent en cette façon : Ils ont deux Le sort dont
ils vivent.
 petites pieces de bois comme deux coquilles de noix atta-
 chées ensemble par un petit fil, & apres avoir inuqué l'as-
 sistance de leur Idole, les jettent en sa presence : si ces pieces
 de bois se rencontrent toutes deux le creux sur la terre, ils
 esperent dans leurs affaires l'accomplissement de leurs sou-
 haits ; si au contraire elles sont renversées le creux en haut, ils
 vomissent toutes sortes d'iniures contre leur Idole, & recom-
 mencent à jeter le sort : que s'il persevere à ne rencontrer pas
 bien, ils prennent l'Idole, la battent, la mobilent dans l'eau,
 & souvent la grillent au feu, & continuent leur sort iusques à
 ce qu'il leur soit favorable. A lors ils reprennent l'Idole, l'em-
 brassent, la remettent avec toute sorte d'honneur sur son au-
 tel, luy chantent des hymnes, & luy offrent du vin, & les plus
 exquis viandes qu'ils peuvent trouver. Certes, dans la ma-
 niere de ces Courtisans Chinois, on void en quelque façon le
 pourquoy de l'impiété de quelques autres qui vivent dans
 une mauvaise Religion, lesquels dans les desordres de leurs
 affaires, jettent le Ciel innocent à partie de leurs infortu-
 nes. Ces Courtisans de la Chine ont encores une autre façon
 de sort ; Ils jettent dans un vase plusieurs petits bastons, sur
 chacun desquels est écrite une lettre de leur alphabet, &
 apres avoir bien remué le vase, ils en tirent un par la main
 d'un petit enfant, voyent de quelle lettre il est marqué, &
 cherchent après dans un livre le feuillet qui commence par
 cette lettre, le lisent, & interpretent au bon ou mauvais suc-
 ces de leurs desseins, ce qu'ils trouvent écrit dans iceluy.
 Ainsi par tout les hommes sont hommes, & par tout la Cour
 est une mer, où l'ambition vogue & tire à rames & à voiles
 vers l'accomplissement de ses desseins, & n'espargne pour y
 arriver aucune sorte d'inection pour finistre qu'elle soit.
 Leur devotion qui n'a pour objet que du bois & de la pierre Leur devo-
tion.
 taillée & figurée en Idoles, est encores de la Cour, c'est à dire
 froide, fautive par maniere d'acquit, & dans les langueurs
 d'une molle negligence, & leurs sacrifices sont en quelque
 façon l'image de l'amour propre des Courtisans. Ils retiennent
 pour eux les meilleures parties de ce qu'ils immolent, &

donnent à leurs Dieux ce qu'ils ~~offrent~~ ^{offrent} eux-mêmes : s'ils esgorgeant vne genisse, ou tuent vn sanglier, ils ~~donnent~~ ^{donnent} à l'Autel seulement le bout des oreilles, s'ils sacrifient des volailles, y offrent les ongles & le bec, & mangent tout le reste : les grands vases de vin y sont presentez, mais ils les boient, apres en auoir consacré & espandu seulement quelques petites gouttelettes ; car à la Cour tout pour soy & presque rien pour le Ciel. L'Histoire les accuse de manquer de foy & de promesse : elle dit qu'ils n'en mesurent la durée que par leur propre interest, & ne la gardent qu'autant qu'il y consent ; aussi que peut-on esperer de bon des hommes & des Courtisans, qui sont tousiours dans les delices ? La fertilité du terroir, la douceur & temperamēt de l'air, la tranquillité de l'Estat, l'affluence des richesses & dauantage la fausseté de leur Religion idolatre les plonge & les embourbe dans toutes sortes de plaisirs, ennemis capitaux de la vertu : les moins voluptueux de leur troupe sont ces Loytiaz de lettres, que leur condition, & leur ordinaire employ aux plus importātes affaires de l'Estat, tiene tousiours dans le travail, lequel estant de soy incompatible avec les vices, enfans de l'oisiueté, les esbousse en leur naissance. Quand ces Courtisans vont à la campagne ils se seruent de carosses qui vont à la voile sur terre, aussi bien, & presque aussi viste que les Nauires sur mer ; pour exēple que le vent pousse, conduit & maistrise tout à la Cour : & si à la Chine les cochies des plus qualifiez vont à la voile, ailleurs les esprits des Courtisans vont au vent ; car si le monde n'est que vanité, la Cour, qui en est la quinte-essence, vend, donne, suit, adore le vent.

Le Roy de la Chine est seruy & suiuy de tels Courtisans, mais son Conseil fait la plus saine & meilleure partie de sa Cour : car les Roys ne peuvent estre sans iceluy, qui est (quand il est bon) la conseruation, voire l'accroissement de leurs Estats, & sans le Conseil les plus puissantes Monarchies se perdent & se ruinent par le poids de leur propre grandeur. Le Roy de la Chine choisit ses Conseillers parmy les plus doctes, plus experimētez & plus sages de son Royaume : dans le choix & l'eslection qu'il en fait, la faueur n'a point de voix, le merite seul, & la vertu y parlent, car ce Prince pratique aussi bien qu'aucun autre Monarque de la terre, l'aduis du plus sage des Roys, qui cōseille à ses semblables, *De n'admettre point en leurs Conseils des esprits mal-faits, ignorans, & esuandis.*

Leur foy.

Leurs delices.

Leurs carosses à voiles.

Conseil du Roy.

qui se portent à leur passion les passion. Les Conseillers d'Etat Chinois doiuent avec la probité de leur vie, & l'integrité de leurs mœurs estre doctes aux loix du Royaume, & auoir pris le degré de Loyties, estre sçauans en la Philosophie morale & naturelle, & bien versez en l'Astrologie iudiciaire. Leur Religion demande tres-expressément ceste derniere partie, parce (dit-elle) que ceux qui sont au timon de l'Etat, doiuent par ceste science auoir vn œil dans l'aduenir, preuoir les tempestes & les orages, euitier les escueils, se garantir des naufrages, & conduire heureusement leur Nauire. Ils sont treize en nombre, douze Conseillers, qu'ils appellent Auditeurs, & vn President qui est parmy eux, ce qu'est vn Chancelier en nos contrées. Ils tiennent le Conseil dans le Palais Royal; la sale où ils s'assemblent est digne de la pompe & magnificence du Monarque Chinois; douze superbes sieges y sont dressez pour leurs fonctions, six d'argent massif, & six d'or pur, au milieu desquels, sous vn dais de toile d'or orné de deux serpens entortillez tissus d'or, qui sont les armoiries Royales, en reluit vn d'or fin & massif, enrichy de pierreries, dans lequel se sied le President du Conseil, ou le grand Chancelier de la Chine. Certes, cet auguste appareil de ces Conseillers d'Etat est digne du mestier dont ils se meslent: car si le Conseil est quelque chose de diuin & de sacré, comme decoulant de Dieu; il ne faut pas trouuer estrange, si à la Chine on l'honore de mesme. Ces hommes donnent dans ces riches sieges les meilleurs & les plus sains aduis pour la gloire de leur Prince, le bien de son Estat, & le soulagement du peuple: leur vie sans reproche, & la sagesse de leurs esprits leur donnent des lumieres pour dignement seruir leur Roy. C'est aussi de tels hommes qu'on apprend les plus grandes maximes pour bien gouverner, & non des Cōseillers que l'avarice inquiete, que les delices diuertissent & corrompent, que l'ambition enfle & esleue, car qui est celuy qui chercheroit vne viue source dans vn sale borbier, ou puiseroit de l'eau trouble pour boire, dit vn sage Conseiller & Chancelier de l'antiquité? Quand quelque vn de ces hommes d'Etat meurt, celuy qui le suit en ordre de reception occupe sa place, par la loy si estroitement obseruée dans la Chine: *Que les services d'un chacun ayent la recompense que leur condition peut pretendre.* Ils montent doncques de degré en degré, sans qu'il soit besoin d'en demander la per-

mission au Prince. Mais pour remplir la dernière place, le Conseil est le plus expérimenté & le plus sage du Royaume: s'il est absent, il le mande venir; étant arrivé, le premier au Roy, qui confirme ou désavoue son election; ce dernier n'arrive presque jamais: le nouveau Conseiller est fait en cette sorte le serment entre les mains du Roy: *Qu'il rendra justice à un chacun selon les loix du Royaume, & qu'en cet exercice, ensemble en la nomination des Gouverneurs ou Juges de l'Etat, la passion ny l'affection ne supplanteront jamais en son endroit la vertu & le merite; qu'il ne recevra point aucuns presents, qu'il conservera avec toute sorte de soin la paix du Royaume, avertira le Roy & son Conseil de ce qu'il pourra sçavoir contre son service.* Apres ce serment solennel il est mis en possession de sa charge dans vn des treize sieges de la sale du Conseil. La ville Royale en celebre la solennité, tout le Royaume en feste le iour, & le peuple s'en rejoyt, par des ieuX & festins publics: Et certes les passagers ont raison de se rejoytir lors que des sages pildres sont appelez au gouvernement & à la conduite du vaisseau: car vn Roy qui croit conseil n'a besoin que d'hommes sages & bien aduisez, qui le conseillent sans passion. Le seul Président de ce Conseil peut parler au Roy; quand il lui parle c'est toujours à genoux, avec vn singulier respect: lorsqu'il voycy est malade, c'est le plus ancien Auditeur des sieges d'or. Heureux, à la verité, les hommes Chinois, qui vivent dans vn Royaume, où la vertu reçoit ses honneurs & sa récompense, mais encores plus heureux si le culte du vray Dieu leur conduisoit à l'éternelle felicité par les voyes d'une meilleure religion que celle qui les en destourne. Or quoy que le Royaume de la Chine soit d'une tres-grande estendue, comme nous auons desia dit, neantmoins ce Conseil du Roy est aduerty tous les mois de tout ce qui se passe aux Prouinces d'iceluy les plus estoignées de la Cour, les Vice-RoyS ou Gouverneurs sont obliges par la voye de la poste d'en donner continuellement aduis. Le Président du Conseil l'ayant receu en rend compte au Roy, & l'informe tres-exactement de tous ce qui se passe dans son Royaume; & si le desordre de quelque Prouince oblige le Conseil d'y depescher quelqu'un de la Cour, cela se fait avec vne incroyable diligence, & avec le secret que demandent bien souvent les affaires d'Etat. Celuy qu'on enuoye part sans qu'on le sçache, y arrive à l'incognito, l'im-

DU ROY DE LA CHINE.

Il faut donc qu'il soit sage, & vertueux, si en est besoin, & qu'il soit capable de tout ce qui est nécessaire au service des Chancelliers d'Etat, non par la science, comme ailleurs, mais d'instinct en nombre, & par la sagesse de les plus sublimes rangs de Royaume; car n'y ayant point à la Chine de Duc, Marquis, Comtes, & autres semblables personnes de cette illustre qualité, la loy du pays éloignant de la Cour tous les Princes du sang, ils reçoivent en leurs places les honneurs, & les devoirs qu'on leur rendroit; on les visite avec de très-grands respects; on parle à eux à genoux, & on leur rend vne extraordinaire veneration.

Par l'advis de ces sages Conseillers d'Etat, le Roy donne les charges de son Royaume à ceux que la vertu & le rare mérite d'icelle en a rendu plus dignes. Ces charges, ou les plus éminentes d'icelles sont six en nombre. La première, est celle du Vice-Roy de la province, que leur langue nomme *Comon*: il est souverain Magistrat, & représente dans son gouvernement la personne Royale de son Maître. La seconde, est l'*Infuans*; il est après le Comon Gouverneur de toute la province, comme en nos contrées vn Lieutenant général pour la ville. Or en chaque ville de la province reside vn Gouverneur appelé *Touan*, lequel outre le soin qu'il a de regir la place qu'on luy a sise, il est aussi obligé dans l'exercice de sa charge de rapporter à l'Infuans, les principales affaires du lieu où il commande, & celuy-cy en aduertit le Comon, & le Comon en donne advis au Roy, & à son Conseil. La troisième, est le *Touche*, ou Surintendant des finances, qui a sous luy plusieurs moindres Officiers, & vn Conseil complet; il paye des deniers qu'on luy apporte, tous les Officiers de la province, & consigne le surplus qu'il en a entre les mains du Tusan. La quatrième est le *Touan*, qui est Capitaine général des gens de guerre qui sont dans la province, soit de cavalerie ou de gens de pied. La cinquième, est l'*Anche*, ou Président & juge souverain de la justice, tant es causes civiles que criminelles: son jugement decide en dernier ressort les différends qui sont vus à luy par appel des Juges inférieurs. La sixième, est l'*Ayut* ou Président du Conseil de guerre, dont le principal exercice consiste à lever les gens de guerre, tant pour les armées par terre, que celles de la mer, & pourvoir de ce qui est nécessaire, les qua-

Officiers de
la Chine.

nifons qui font fur les frontieres du Royaume. Outre cela il a le foin de prendre garde aux Eſtrangers qui entrent dans la prouince, les interroger tres-exactement, ſçavoir d'où ils font, & à quel deſſein ils font entrez dans le Royaume, & du tout en aduertir diligemment le Vice-Roy. Ces charges ont à elles le plus eſclatant luſtre & la gloire du Royaume, & chacun de ces Officiers ſuſnommez a ſous ſoy dix Auditeurs, choiſis parmy ceux qu'on iuge les plus prudens & plus experimentez aux affaires, leſquels les ſoulagent & leur aident à l'expédition d'icelles. Ces Auditeurs ſont dans la fonction de leurs charges en tres-grande conſideration par tout le païs; ils ſaſſemblent ordinairement au logis du Comon ou Vice-Roy dans vne ſuperbe ſale, deſtinée pour tenir le Conſeil: cinq d'iceux ſaſſeent au coſté droit de celuy qui preſide, & cinq autres au coſté gauche, ceux qui tiennent la main droite ſont les plus anciens, & ont la preſeance ſur les autres, outre laquelle leur habit marque encores leur difference d'avec les autres; car ils portent des ceintures garnies d'or, & des chapeaux de couleur paſſe; & ceux du coſté gauche ne portent que de l'argent en la garniture de leurs ceintures, & ont des chapeaux bleus. Mais les vns & les autres, enſemble le Preſident, portent deuant la poiſtrine, & ſur les eſpaulles les armes du Roy, qui ſont deux ſerpens en broderie d'or. Cette marque leur eſt ſi neceſſaire, que ſans icelle ils n'oſeroient ſortir en public, ny faire aucun exercice de leurs charges. L'Histoire couronne ces Iuges & Officiers Chinois de la louange que meritent les vertus qu'elle en raconte, & ſingulierement pour l'admirable patience dont ils ſont munis: Ils eſcoutent (dit-elle) fort patiemment les parties, meſmes dans les fougues de leurs paſſions; & le confus tumulte de plufieurs, voire de ceux que l'ardeur des affaires faiſt parler en deſordre, ne trouble point en eux ceſte belle vertu d'eſcouter, ſans cholere, ceux qui en ſont transportez. Et leur parler eſt accompagné d'une incroyable douceur, qui les faiſt eſtre gracieux, meſmes enuers ceux qu'ils condamnent. Tels ſont les Officiers & Iuges de la Chine, que la vertu & l'experience eſleue aux dignitez du Royaume, & non l'argent & l'ignorance.

Autres moins
dix Offi-
ciers.

Outre ces ſix principaux Officiers, il y en a plufieurs autres inferieurs & ſubalternes à ceux-là, comme le *Camer*, qui eſt

DU ROY DE LA CHINE.

Le grand Portefeuille, le *Yuhin*, qui est le second Thresorier, le *Parbunf*, ou Garde des Seaux, le *Antuait*, ou grand Preuost, trois Iuges de la Cour, qu'on nomme en leurs charges *Hogtag*, *Tais* & *Tontay*, lesquels donnent audience en leurs maisons vne fois la semaine, & avant qu'en faire ouurir les portes, ils font tirer trois pieces de canon, pour faire scauoir qu'ils se vont mettre en leurs sieges, imitans en la grauité de leurs seances de Iustice, le courroux des tonnerres du Ciel, qui ne seruent pas seulement d'aduertissement aux innocens, mais aussi de terreur & d'espouuante aux coupables. Ils ont sous eux vn grand nombre de Preuosts pour l'exercice de la Iustice, mais ils ne sont pas si absolus en leurs iugemens, qu'ils n'ayent par dessus vn autre Iuge, qui les peut reformer : celuy-là s'appelle *Handim*, qui veut dire en langue Chinoise reparateur du mal, c'est aussi son mestier de le reparer par ses Arrests, si les autres Iuges l'auoient fait par leurs sentences. Le *Tempe* est aussi de la Cour, & à l'exemple d'icelle sa charge est origée dans les villes esloignées. Il a le soin de pouruoir aux viures, & d'y mettre le prix. Le *Quinchay*, qui signifie en leur langue seel d'or, est vn Officier qui ne part iamais de la Cour, si quelque affaire d'importance ne l'y oblige, il fait publier les Edicts de paix, & autres semblables que le Roy établit.

C'est en general le recit des Officiers de la Chine, faisons le maintenant en particulier, pour scauoir par iceluy la façon avec laquelle ils exercent dignement leurs charges. Aussi tost qu'ils en sont pourueus ils partent pour les aller exercer, les frais du voyage sont aux despens du Roy, ensemble le logement au lieu où ils doivent faire leur demeure, lequel est si vaste, que dans iceluy habitent tous les Officiers de la Iustice, pour la commodité du public, & la prompte execution des iugemens. Les gages qu'ils ont outre cela, peuuent fournir à toute leur despence, desquels ils se doiuent contenter, car de prendre aucuns presens des parties la loy si rigoureusement obseruée dans le Royaume le leur defend bien expressément sur de grandes peines, ensemble aux parties, auxquelles il n'est pas permis d'aller voir les Iuges en leurs maisons, ils doiuent pour auoir iustice d'eux, se trouuer aux audiences accoustumées, quand le Iuge est en son siege, les Huissiers vont à l'entrée de la sale, & la nomment à haute voix celuy qui vient pour auoir iustice, & disent aussi ce qu'il demande, la

Description
particuliere
de ces Offi-
ciers.

partie entre aussi tost, se met à genoux devant le Juge, & expose sa demande; ou si elle est par escrit, la donne au Greffier, qui en fait la lecture; le Juge ordonne sur le champ ce qui est juste, & escrit luy mesme son iugement avec de l'encre rouge, pour euiter les fautes que les Greffiers commettent, dont ailleurs on esprouue avec perte pour les parties les inconueniens qui en arriuent. Ces mesmes Juges sont obligez d'aller à ieun tenir les audiences, & si leur infirmité demandoit quelque soustien en leurs foiblesses, il est seulement permis d'vser de conserues par forme de medecine: que si leur arriuoit de prendre du vin auant l'audience, ils ne seroient pas moins punis, que s'ils auoient commis le crime de quelque violente concussion. Les iugemens s'executent de poinct en poinct, sans aucune fraude: en toutes matieres les Juges procedent tousiours par escrit, & si l'affaire est importante, ils escriuent eux-mesmes les actes, & les depositions des testmoins: ce qui est cause que peu d'hommes se plaignent de leur iustice, & qu'il y a bien peu d'appellations aux Juges superieurs. Ils content dans leurs iurisdicions les Maisons des lieux qui en ressortent, les mettent par dixaines dans vn tableau, appendu à la derniere des dix, dans lequel les noms de ceux qui les habitent sont escrits, & l'Ordonnance du Roy, qui enjoint à toutes personnes de quelque qualite & condition qu'ils soient, de reueler incontinent à la Iustice ce qu'ils verront estre commis par aucuns de leurs voisins contre le bien public, & mesme contre celuy des delinquans, afin que la punition en soit promptement faite. Que si quelqu'un de la dixaine, va faire voyage, quitte le pais, la ville, ou la rue, il doit dix iours auant que partir sonner vne clochette ou vn bassin de cuiure par tout le quartier, afin que si l'on doit de l'argent ses creanciers l'achent son depart; ou si on luy a presté quelque autre chose, on la puisse aller demander: que si l'on veut partir en cachette, les voisins y doiuent veiller, car en son absence les Juges les contraignent de payer pour luy. Mais il se trouue peu de personnes qui facent banqueroute; les loix estroitement obseruees dans la Chine, les punissent rigoureusement, on leur donne des delais pour payer; s'ils manquent au premier, ils sont fouettez dans la prison; s'ils ne satisfont point au second, on leur redouble les coups de fust, s'ils sont affronteurs iusques au troisieme, on les fustige iusques au

DV ROY DE LA CHINE.

au sang, & tiennent tousjours prison. Ce qui fait que quand quelq'un est en peine de payer ses debtes, il employe l'aide de tout le monde pour estre quitte, & ne le pouvant de ceste sorte donner la liberte, & se vend soy-mesme aux creanciers pour éviter les sensibles coups de fouet. Or quand quelque Juge sort en public (ce qui arrive peu souvent, leur coustume est d'estre fort reclus, ils disent que par ce moyen ils sont moins divertis, & conservent mieux leur auctorité) il marche accompagné de tous les Officiers de Justice, dont les deux premiers qui vont en rang portent sur leurs espauls deux longues masses d'argent, pour marque qu'ils sont Officiers de Justice, deux autres qui les suivent ont chacun en leurs mains vn roseau haut & droit, & le portent de mesme, monstrans par là qu'ils doivent faire droite Justice, & que telle la fera le Juge qu'ils accompagnent : au troisieme rang sont encores deux Officiers, qui portent aussi des roseaux, mais ils traident à terre avec des longues ceintures rouges, ce sont les verges avec lesquelles ils fouettent les coupables, s'ils en rencontrent : vn quatrieme rang les suit, ce sont deux hommes qui portent deux tableaux blancs, dans lesquels est escrit le nom du Juge, son office & sa qualité : Le reste de la suite sont personnes qui suivent par honneur, & accompagnent le Magistrat. Ceste pompe & convoi de Justice n'est pas vne vaine ostentation de ces Officiers, ils vivent comme ils parlent, & sont tels qu'on les void paroistre, c'est à dire, douez de vertu, exacts & entiers en leurs charges, & d'une vie sans reproche.

Mais les hommes sont hommes, & non pas des Dieux, qui ne puissent gauchir au vice, & la probité d'un Magistrat estant dans vne vie inconstante, & muable, peut estre de mesme, quoy que cela arrive moins à la Chine qu'ailleurs. Le Roy & son Conseil ont pourueu à cet inconuenient de remedes necessaires, qui punissent ceux qui faillent, & tenant les autres en ceruelle, les font contenir dans leur deuoir, les charges de tels Officiers n'ont que trois ans pour leur durée, après lesquels ils doivent deuant des Juges, nommez *Chamers*, rendre compte de l'administration d'icelles. Neantmoins le Roy enuoye tous les ans par les prouinces de son Royaume des Visiteurs, appelez *Lenshi*, personnes fideles à son service, grandement experimentez aux affaires du monde, & d'une signalée probité. Ceste delegation se fait si secretement,

Visiteur de la
Cour.

qu'elle n'est cogneue qu'au Roy seulement, & au President de son Conseil, lequel en fait expedier les lettres au Secrétaire d'Estat, fait laisser en blanc le nom de celuy qu'en enuoye, & la province où il va: on met dans les lettres cette clause necessaire au pouuoir absolu du Visiteur. *Qu'en quelque lieu qu'ira le Iuge, ou le Loyseau, portant les presentes lettres de prouision, à luy soit obey comme au Roy mesme.* Ces lettres scellées, le President les remplit du nom du Visiteur, & de la province où il est enuoyé: celuy cy les ayant receuës part si secrettement de la Cour, & voyage si incogneu, que personne ne sçait quel il est, ny où il va. Il arriue ainsi incogneu dans la province, ou dans l'isle qu'il doit visiter, va par le pais, voyage d'une ville à l'autre, & s'informe avec toute sorte de soin & de diligence, des deportemens des Officiers, depuis le Vice-Roy iusques au moindre Auditeur, sans que dans le travail de ceste exacte information il se donne à cognoistre à personne. Quand il l'a paracheuée, & croit auoir des preuues assez suffisantes de la probité des vns, & de la maluersation des autres, il s'en va à la ville capitale de la province, & là attend le iour que tels Officiers s'assemblent au Conseil; ce qui se fait vne fois le mois au logis du Vice-Roy, ou en l'absence de celuy cy, chez le Turan; & lors qu'ils y sont, il se rend à la porte d'iceluy, commande à l'Huissier de les aduertir, qu'il y a là vn Iuge qui veut entrer pour leur declarer vn mandement du Roy. Le Vice-Roy, qui entend à peu pres ce que ce peut estre, fait ouvrir les portes, descend de son siege, & accompagné des autres Officiers, le va recevoir comme son Supérieur: il entre portant en ses mains les lettres de prouision. Ces patentes donnent de la terreur à vne partie de l'assemblée, & les Iuges coupables sont desia voir sur leurs passes visages les marques de leurs forfaits: on en fait la lecture à haute voix; apres qu'elle est acheuée, le Vice-Roy se leue de son siege, fait plusieurs grandes reuerences & submissions au Visiteur, tous les autres en font de mesme. Alors il prend sa place au lieu plus eminent, & d'icelle leur fait entendre par vne grave & serieuse harangue le sujet de sa venue, le soin qu'il a eu de faire sa visite par la province, & de s'informer exactement & au vray de leurs deportemens; couronne de mille loüanges la vertu & la probité de ceux qui ont bien fait, promet d'en faire son rapport au Roy, & à son Conseil, les asseurant de la

DV ROY DE LA CHINE.

recompense que méritent leurs bons services, & cependant les élève & les installe aux places plus honorables du Conseil de la province. Après que les gens de bien ont ainsi tenu de la bouche & de la main cet honneste témoignage de leur vertu, il reproche publiquement à ceux qu'il a trouvez coupables, la saleté de leur trafic en la vente de la justice, leur fait voir la honte de leurs concussions, & leur désigne particulièrement le nombre de leurs meschancetés. L'effet suit de pres cet honteux reproche, il fulmine contre eux la sentence de condamnation, les prive de leurs charges, & les despoille des marques d'icelles, leur oste, à la face de tout le Conseil, la ceinture & le chapeau à petit bord: si leurs fautes méritent un plus grand supplice, il en laisse le jugement au Prince souverain & à son Conseil; car la loy de la Chine defend à tous Juges de condamner personne à la mort que premierement le Roy n'en ait eu avis, & n'ait jugé qu'on le doive faire. Mais ainsi s'exerce la justice dans la Chine sur ceux qui la dévient aux autres: De ceste sorte la recompense y estant du tout apparente, voire certaine pour la vertu, & la peine pour le vice, la plus part des hommes embrassent celle-là pour sortir de ses Couronnes, & fuient celuy-cy pour éviter les maux qu'il traîne quand & soy, & le Royaume Chinois jouit de toutes sortes de felicités.

Cette sage police se pratique à la Chine pour contenir en leur devoir les hommes qui l'habitent; mais les Royaumes, comme les corps humains, ne sont pas seulement assailis par des ennemis intérieurs; les Estrangers & ceux de dehors les peuvent ruiner, comme le fer, & le glaive tuent aussi bien le corps humain, que les maladies qui ont leur source & leurs causes dans iceluy. Ce qui fait que le Monarque souverain de la Chine, munit ses places de bonnes garnisons, couvre quand il en est de besoin la campagne d'hommes armés, établit des forces sur les ports de mer, & oppose à la violence estrangere les meilleures & les plus seures troupes de ses Estats, qui le scauent conserver contre les desseins & les attaques de celle-là. Voyons premierement la vigilance & la grandeur de ses armes par terre, & nous dirons après celles de la mer. Chaque province a son Conseil de guerre, rempli des plus valeureux & plus expérimentez guerriers de tout le Royaume; ils disposent des gens de guerre selon les occasions & les occurrences,

Gardes &
forces du
Royaume.

& les font payer si exactement, qu'ils ne perdent rien de leurs monstres, car les Thresoriers qui tiennent les coffres du Roy, ont charge de ne leur refuser aucune chose. Les villes ne sont pas munies de bastions, ny defendues de fortes tours. Le Monarque de la Chine pratique l'aduis de ce Grec genereux, qui disoit que les meilleures defences d'une Cité cōsistoient en la valeur des Citoyens: elles ont pourtant de tres-bōnes murailles, des enceintes de fossez profonds, qu'ils emplissent d'eau, par le courant des riuieres, quand bon leur semble: les meilleures fortifications qui les pouuent bien defendre, sont les bonnes garnisons qu'on y met, qui sont vne garde tres-exacte, ne permettent que personne y entre ny en sorte, sans le congé par escrit du Magistrat, ou du Gouverneur qui commande dedans, ferment soigneusement les portes, scellent les serrures de leurs cachets, & ne les ouurent qu'apres que le Soleil est leué, & qu'ils ont recogneu leurs seaux. L'artillerie qu'ils ont excellemment bonne, & dont l'usage leur a esté premiere-ment cogneu qu'à nous, est ordinairement placée sur les mesmes portes. Les Capitaines sont natifs des prouinces qu'ils gardent, afin que l'amour naturel de leur patrie, ioint avec le deuoir de leurs charges, augmente leurs soins à la conseruation des places. Ils logent sur les murailles des villes, où leurs maisons sont basties à dessein, pour estre continuellement dans leurs exercices: ils les font sans contredit, & sans aucune resistance des Citoyens des villes qu'ils gardent, car la loy de l'Estat a osté à ceux-là le moyen de se reuolter, quand elle leur a defendu le port des armes, ny d'en tenir en leurs maisons, sur peine de la vie, n'en donnant la permission qu'à ceux-là seulement qui sont à la solde du Roy, lesquels succedent à ceste qualité de pere en fils. Ils sont distribuez par milliers, dont chaque centaine a vn Capitaine & vn Enseigne, & à sous ceux-là commande vn Chef, comme à nous le Maistre de Camp d'un Regiment. Ils font souvent l'exercice pour tenir le soldat en haleine, & empescher que l'oisuete enrouillant ses armes, ne ramollisse son courage: Leurs armes sont, arquebuzes, picques, baguettes ferrées, & haches. La cavalerie use autrement des armes: le gendarme porte, quand il va au combat, quatre espées à l'arçon de la selle, en tient deux aux mains quand il donne, & s'en sert avec vne grande dextérité. Les fleches & les lances sont aussi de leur usage. Ils ont

accoustumé d'estre enuironné d'une troupe de valets, qui sont autour d'eux, quand ils entrent en bataille, lesquels sont lestes, & bien armez: leur valeur est en la ruse, & le stratagemme de guerre, où ils employent plus leurs esprits, que leurs courages à charger l'ennemy à descouvert. Ils sont fort mauvais hommes de cheval, font manier leurs coursiers au fouët, & à la voix, auxquels ils donnent pour tout mors vn fer au trauers de la bouche. Leurs armes sont legeres, & leurs courages pesans.

Aussi ceste Caualerie ne fait pas la meilleure partie des forces de la Chine, lesquelles sont si grandes qu'elles suffi-
roient à la garde de plusieurs Royaumes: il est bien vray que les vastes & grandes Prouinces où elles sont establies, contiennent chacune en sa dimension l'estenduë d'un Royaume. Celle de Pague, où le Roy fait son ordinaire séjour, a pour sa conseruation deux millions cent cinquante mille hommes de pied, & quatre mille chevaux. Celle de Canton a six vingts mille soldats, & quarante mille chevaux. Celle de Foquiën, cinquante-huit mille, & neuf cens hommes de pied, avec vingt-deux mille & quatre cens chevaux. Olam, soixante & seize mille hommes de pied, & vingt-cinq mille cinq cens chevaux. Cinsay, quatre vingts mille six cens hommes de pied, & point de caualerie, à cause de la situation du pays plein de montagnes & de rochers. Oquian n'en a point non plus, sa garde consiste seulement en six vingts mille six cens hommes de pied. La Prouince de Sufuam a quatre vingts six mille hommes de pied, & trente-quatre mille cinq cens chevaux. Celle de Tolanchie, voisine des Tartares, avec lesquels les Roys de la Chine ont eu souuent de grandes & sanglantes guerres, est munie & renforcée de deux millions huit cens mille hommes de pied, sousenus de deux cens quatre vingts dix mille chevaux, les vns & les autres les meilleurs & plus aguerris soldats de tout le Royaume. Canlay a cinquante mille hommes de pied, & vingt mille deux cens cinquante chevaux. Aucheo est gardée par quatre vingts six mille hommes de pied, & quarante-huit mille chevaux. Honan, quarante-quatre mille hommes de pied, & dix-huit mille neuf cens chevaux. Xanton a soixante & seize mille hommes de pied, & dix mille cent cinquante chevaux. Quicheu, quarante-huit mille sept cens hommes de pied, & quinze mille trois

Nombre de
les gardes de
forces.

cens chevaux. Chequean en a trente-quatre mille de pied, treize mille chevaux; & Sancij la moindre Prouince de toutes les autres, quarante mille hommes de pied, & six mille chevaux: toutes lesquelles forces font cinq millions, huit cens quarante-six mille cinq cens hommes de pied, & cinq cens quarante-huit mille chevaux. Ce monde d'hommes armez pourroit, s'ils estoient vaillans, conquerir le reste de la terre habitable. Mais l'Histoire met leurs courages bien au dessous des hommes de l'Europe. Les plus redoutables guerriers de l'antiquité, qui ont conquis plusieurs Royaumes de l'Asie, triomphé de l'Afrique, & donné de la terreur à l'Europe, n'auoient rien dans leurs forces qui approchast le nombre des garnisons Chinoises: & veritablement l'Histoire m'en seroit suspecte & quasi fabuleuse, si elle ne prouuoit la verité de son recit par le grand nombre des villes, & la vaste estendue d'un Royaume, qui en peut contenir quinze bien peuplez, puis que chaque Prouince de la Chine a la grandeur pareille à vne grãde Monarchie. Mais ces espouuentables forces Chinoises bannissent les troubles de leur Estat; car on prend les armes pour auoir la tranquillité, & la guerre se fait souvent pour la paix: les garnisons des ports de mer, & les gardes qui sont sur les ondes à la rade, pour la seureté des marchands, sont comprises dans ce nombre: Le Roy entretient plusieurs Nauires de guerre, bien armez, qui veillent en ses ports & sur ses mers, pour en deffendre les courses & les pillages aux Corsaires. Ces vaisseaux sont de diuerses sortes, les vns sont fort grands, ils les appellent *Tonans*, les autres sont moindres, & semblables à nos fregates, ils les nomment *Bancors*: quelques-vns sont plus larges que ceux-cy, & à plusieurs bancs, chaque banc a huit rames, & la rame six rameurs, ils les appellent *Lanras*.

Reuenu du
Roy de la
Chine.

Or pour frayer à la despense de tant d'hommes de guerre, payer les gages des Officiers de Iustice, & de finances, & fournir le Palais Royal de tout ce qu'il luy faut, le Prince souverain de la Chine doit auoir vn grand & puissant reuenu. Il le leue sur les hommes, les maisons, les grains, les mines d'or, d'argent, & de pierreries, les perles, les porcelaines, les laines, les cottons & les foyes. Les hommes des quinze Prouinces, sont vne bonne partie exemptes de tout tribut, comme les Loyuas, les Iuges, Officiers, & gens de guerre: neanmoins le nombre de ceux qui payent n'est pas petit, car la Prouince de

DV ROY DE LA CHINE.

Paquis contient deux millions sept cens quatre mille tributaires; celle de **Canton**, trois millions six cens mille: **Foquien**, deux millions quatre cens sept mille: la Prouince d'**Aucheo**, deux millions huit cens quarante mille: celle d'**Olam**, deux millions deux cens trente-quatre mille; celle de **Cinsay**, trois millions trois cens quatre-vingts mille; **Susuam**, deux millions cinquante mille; **Tolanchie**, six millions nonante mille; **Canfay**, deux millions trois cens cinq mille; **Oquian**, trois millions huit cens mille; **Honan**, vn million deux cens mille; **Xanton**, vn million neuf cens quarante-quatre mille; **Chequean**, deux millions deux cens quarante-quatre mille; **Qui-cheu**, deux millions trois cens mille; & **Sancij**, vn million six cens soixante-douze mille & cinq cens tributaires. Tous ces tributaires payent chacun tous les ans deux mases, la mase peut valoir dix sols de nostre monnoye, qui seroit au Roy de la Chine de reuenue annuel de ce seul tribut, quatorze millions deux cens cinquante-trois mille, cent soixante & sept escus des nostres. Outre cela, les autres tributs rehaussent bien davantage son reuenue: les mines d'or luy payent tous les ans en or fin de dix-sept à vingt-deux carats, quatre millions deux cens cinquante-six mille neuf cens taes, la tae vaut vn escu d'Italie. Les mines d'argent luy rendent en argent fin, trois millions cent cinquante-trois mille deux cens dix-neuf taes; celles des pierreries, vn million quatre cens soixante-dix mille taes. La pescherie des perles rapporte dans ses coffres deux millions six cens trente-mille taes. La dace sur les odeurs, comme le musc & l'ambre, vaut vn million trente-cinq mille taes; celle qui est sur les porcelaines, rapporte quatre-vingts dix mille taes, faisant en tout ce second tribut, onze millions cinq cens quatre-vingts quatre-mille escus de nostre monnoye: qui est iusques icy le reuenue en argent environ de vingt-six millions d'or. Mais le troisieme tribut sur les grains, le sel, les laines, cottons & soyes, va encores par dessus tout cela. Ce puissant & opulent Monarque donne à ses subjects vne tres-grande quantite de terres, qui dependent de son domaine, à la charge qu'ils luy rendront vne partie de ce qu'ils y recueilleront, qui sert aux provisions necessaires de son Palais Royal, à celles des Officiers de son Royaume. De ce tribut ceux qui sont ordonnez pour le recueillir, retirent tous les ans soixante millions, cent soixante onze mille, huit cens trente mesures

de riz blanc, qui est la plus ordinaire nourriture des hommes de la Chine, & de leurs voisins, vingt-neuf millions trois cens quatre-vingts onze mille, neuf cens quatre-vingts deux mesures d'orge; trente-trois millions six vingts mille deux cens mesures de bled froment; vingt millions deux cens cinquante mille mesures de bled metueil; vingt-cinq millions trois cens quarante mille quatre cens mesures de sel; vingt-quatre millions de mesures de millet; en autres grains & legumes, cinquante-quatre millions de mesures. La soye ourée en drap luy fournit deux cens six mille pieces de la plus exquisite fabrique, & chaque piece fait quatorze aunes de long, celle qui est en masse, luy fait le poids de cinq cens quarante mille livres. Il a en cotton, trois cens mille livres pesant, l'ouvrage des couvertures de lict, luy en rend des plus exquis huit cens mille quatre cens pieces; la soye crüe luy doit aussi le poids de quatre mille livres. La fabrique de cotton luy rapporte six cens soixante dix-huit mille pieces de cette estoffe, chacune de quatorze aunes de long; le cotton cru luy rend le poids de trois cens quatre mille six cens quarante-huit livres; dont la valeur de ces denrées augmentant les sommes du tribut en argent, font venir le revenu annuel de ce grand Empire à six vingts millions d'or.

Amour &
générosité
du Roy de la
Chine.

Ces grandes & superbes richesses du Roy de la Chine, recueillies sur ses subjects, & l'excellente prudence avec laquelle il gouverne son Estat, & ordonne d'un si riche revenu, luy ont fait prendre pour armes deux serpens d'or entrelassez l'un dans l'autre; & l'immense estendue d'un si vaste & si fertile Royaume, plein de toutes sortes de felicitéz, luy ont fait mettre en ses titres la qualité de *Seigneur du monde, & enfant du Ciel*; & véritablement puis que son pays est un monde en grandeur & en bonté, il a raison de s'en dire le Seigneur. Les Roys sont en effect doublement les enfans du Ciel, tant par le benéfice de leur creation comme les autres hommes, que par l'excellent privilege de leur souveraineté, qui est l'image vivante de la celeste. Mais le Monarque de la Chine, dans la vanité de sa Religion trompeuse, & le faux culte de ses Idoles, vit en enfant de la terre. Neantmoins la grandeur de ses thresors, la puissance de ses forces, la fertilité de son pays, l'estendue de son Estat a porté l'orgueil de son esprit jusques à cette insolence, que de mépriser tout le reste des hommes, & n'estimer

n'estimer que ceux de la Chine. Ceux de l'Europe sont moins fous de son mépris; il dit souvent, & avec vanterie est en la bouche de ses sujets, que les hommes de la Chine ont deux yeux, que ceux de l'Europe sont borgnes, & que tous les autres hommes de la terre sont aveugles.

Nonobstant ce défaut, qui est commun à plusieurs Princes, l'amitié & l'alliance d'un si opulent & si puissant Monarque, mérite bien d'estre recherchée par des autres Souverains; les voisins l'estiment & la souhaitent, le Tartare, son capital ennemy la demande, & le Roy des Espagnes l'a jugée utile au bien de ses Estats, & à la gloire de sa Majesté. Ainsi quand ces Princes luy enuoyent des Ambassadeurs à ce dessein, ou pour traiter de quelque importante affaire, il les reçoit, les honore, & leur fait témoigner toute sorte de bon accueil. Quand ils entrent dans le Royaume, le Gouverneur du lieu par où ils passent, assisté de tous les Loyties, & des Capitaines du pays, leur va au devant, pour leur témoigner par belles harangues, qu'ils sont tous les bien-venus. S'ils arrivent par mer, quoy qu'il n'y ait qu'un bien petit espace du port à la ville où ils descendent, on ne souffre point au débarquement qu'ils aillent sur terre; on les porte dans des chaires tres-riches en broderie de perles, couvertes de rideaux de toile d'or, que huit hommes portent à bras, dont il y en a aux principales villes, dédiées à ce seul usage; car la loy de la Chine dit: *Que l'Ambassadeur estrange soit receu & honoré de mesme que le seroit le Prince qui l'envoie s'il venoit dans le Royaume.* Arrivez qu'ils sont on les loge dans un logis fait pour eux, basty en Palais, meublé à la Royale, & fourny de toutes les choses nécessaires, où ils sont servis & traitez aux despens du Roy, ensemble pour le long de leur voyage, où mille soldats les gardent, & les accompagnent aussi aux despens du Roy. Le lendemain de leur arrivée le Gouverneur qui les a esté recevoir, les va visiter, & apres plusieurs honnestes compliments, leur demande le sujet de leur Ambassade, & l'ayant sceu, depesche en diligence un Courrier à la ville principale de la Province vers le Vice-Roy d'icelle, par lequel il luy en donne avis. Le Vice-Roy depesche le mesme Courrier à la Cour, en escrit au Roy & à son Conseil, lequel enuoye aux Ambassadeurs un sauf-conduit, pour leur voyage. L'ayant receu ils prennent le chemin de la Cour, accompagnés du nombre

Ambassadeurs
comment re-
ceus à la Chi-
ne.

d'hommes de guerre que nous venons de dire : ils sont nourris & défrayez par les Thresoriers du Roy, & par tout où ils passent on leur rend toute sorte d'honneur. Quand ils arriuent à la ville Royale de Taybin, séjour ordinaire de la Cour, le Conseil du Roy, suiuy des principaux Cheualiers, leur va au deuant, le President de ce Cōseil Royal fait bande à part, avec vne suite, & vne pompe de Roy. Si les Ambassadeurs sont à des grands Monarques, ce grand President ne tient avec eux que la main gauche : s'ils sont à des moindres, il prend la droite, & en ce rang les accompagne iusques au logis qu'on leur a préparé, dont l'ameublement & l'appareil, pour la nourriture des Ambassadeurs, sont à la verité dignes de la grandeur & magnificence du Roy de la Chine : Par le chemin il les entretient des rencontres de leur voyage, & de l'estat de leur santé ; vn truchement, qui est avec eux, supplée à celui qui ne sçait point la langue : Quand ils sont arriuez deuant la place du Palais où ils doiuent loger, le President les quitte, & en se separant, leur donne pouuoir de la part du Roy, de creer vn nombre de Loytias, ou Cheualiers, & de liurer plusieurs prisonniers condamnez à mort, pour assurance qu'il est le bien venu dans ceste Cour-ià. La loy de la Chine les exempte de toutes sortes d'inconueniens, c'est à dire, que pour quel crime que l'Ambassadeur commette dans l'Etat, sa personne ne peut aucunement estre en peine : il passe quelques iours dans son Palais auant qu'auoir Audience, afin que le repos qu'il y trouue le delasse des travaux de son voyage. Pendant ce temps-là, les plus Grands de la Cour le traitent, luy font voir les meilleures compagnies d'icelle, & la magnificence de leurs festins, apres cela on luy donne iour pour venir à l'Audience : le Roy assiste de son Conseil, & des principaux hommes de sa Cour, là luy donne dans vne de ces superbes sales, dont nous auons parlé cy-deuant ; là il traite du sujet de son Ambassade, & apres en auoir eue response, s'en retourne chargé de presens, vers le Prince qui l'a enuoyé : Son retour est aussi doux que son arriuee, il est accompagné des mesmes troupes de gens de guerre, défrayé de mesme aux despens du Roy, & par tout où il passe recoit les mesmes courtoisies & les mesmes honneurs.

Ambassadeurs Mais tous les Ambassadeurs qui arriuent à la Chine ne sont pas receus de mesme ; car ceux qui viennent de la part



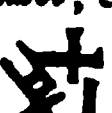
des Princes, ou des Republiques leurs tributaires, sont receus selon leur condition, & comme dependans du Royaume. Quand ils arriuent, vn seul Iuge les reçoit, les loge, & les défraye aux despens du Roy; à la Cour leur reception est esgale à celle-là; le Iuge qui les accueille, leur demande le sujet de leur voyage, ils le luy disent; celui-cy en aduertit le President du Conseil, & le President le Roy, qui leur donne iour pour l'Audience: mais quand ils y vont c'est à pied, ou si leur indisposition ne le permet pas, ils vont à cheual sans bride, n'ayant qu'un licol pour marque d'humilité, & de vassellage: ils n'ont pour toute compagnie que le Iuge qui les a receus, avec lequel ils prennent le chemin du Palais Royal: quand ils sont arriuez deuant iceluy, ils attendent dans vne grande place vn certain Officier du Roy, qui est comme vn Maistre de ceremonies, lequel leur fait signe d'assez loing qu'ils marchent, & leur monstre l'endroit où ils doiuent commencer à se mettre à genoux, ioindre les mains, & les esleuer en haut en signe d'adoration, & dresser les yeux vers le lieu, où on leur dit qu'est le Roy: ainsi ils s'approchent du Palais, & y entrent apres qu'ils ont fait cinq autres reuerences, ou plustost cinq adorations; arriuent à la premiere sale, & à la moindre du Palais, où le President du Conseil, majestueusement assis, & non le Roy, qu'ils ne voyent point, leur donne audience, apres laquelle il les renuoye sans leur rien respondre, iusques à ce qu'il en ait parlé au Roy: alors la volonté de sa Majesté leur est enuoyée par le Iuge qui a eu le soin de les conduire: Ainsi ils s'en retournent comme ils estoient venus, sans aucune sorte d'honneur, comme en quelque façon subjects de l'Estat de la Chine. Car telles Principautez ou Republiques qui les enuoyent ont autre-fois esté Prouinces du Royaume; mais pour estre trop esloignées lors que les Chinois se renferment dans l'enclos des montagnes qui les enferment avec ceste grande muraille de cinq cens lieues de long, ils donnerent ces Prouinces à ceux qui les possèdent aujourd'huy, à condition du tribut & de l'hommage.

Que si quelque Ambassadeur de Prince souverain apporte des presens au Roy de la Chine, & que la loy & la coustume du pays l'oblige d'attēdre le sauf-conduit de la Cour, en quel-
 que port ou en quelque ville du Royaume, le Gouverneur du lieu où ils attendent, reçoit cependant le present. Mais il le

Presens portez par les Ambassadeurs.

void en la presence d'un Notaire & de quelques témoins; le sceille & l'enuoye sceillé à la Cour, avec celui qu'on luy donne à luy mesme: comme il arriva il y a quelques années aux Ambassadeurs que le Roy d'Espagne Philippe second enuoyoit à la Chine; car il est tres-expressement despendu sur de grandes peines à toutes personnes qui sont en charge dans l'Etat, de recevoir aucuns presens de qui que ce soit, non pas mesmes de leurs plus proches parens. Mais ainsi sont receus à la Chine les Ambassadeurs qui vont traiter avec le Prince de ce pays là. Ce qui fait voir que les Chinois sont polis, & ont d'aussi bonnes qualitez qu'aucuns autres peuples de la terre.

Les lettres & études de la Cour.

Aussi ont-ils quant & eux la doctrine, & les bonnes lettres, qui sont les veritables ornemens de l'esprit, & la lumiere qui eclaire les hommes dans les sombres detours des plus grandes affaires. Ils y font instruire leurs enfans dès leur jeunesse dans des Colleges ordonnez pour cela. Les caracteres dont ils se seruent ont quelque chose des Hieroglyphes des anciens Egyptiens; car chacun signifie un mot entier, & par fois une periode; comme par exemple ils appellent le Ciel *Caen*, qui est un mot de cinq lettres, & neantmoins ils l'escriuent par une seule depeinte en ceste façon . Ils nomment une ville *Leombi*, & ceste parole est  encoré exprimée par une seule lettre, ou plustost figure, à sçavoir celle qui suit . Ce qui est cause qu'ils ont un grand nombre de lettres, ou de caracteres tous differents, qui vient bien iusques à six mille. Leur Royaume contient diuers idiomes, & diuerses langues, neantmoins ils s'entendent tous par escrit; car quoy qu'une mesme chose soit nommée diuersement en plusieurs Prouinces, on l'escriit pourrant d'une mesme façon par tout le pays: comme une ville que nous auons dit estre appelée *Leombi* à la Cour, ailleurs on la dit *Fu*, & par tout on l'escriit de la sorte que nous l'auons depeinte. Le peuple parle le langage commun du pays; mais les hommes doctes, & les Courtisans qui le sont tous, en ont un tout particulier & familier à eux seuls; ils l'appellent le *Mandarin*, qui seroit à nostre mode, comme le *Latin* parmy les hommes de lettres, il se trouue peu d'hommes dans la Chine de si basse condition qu'ils soient qui ne sçachent à tout le moins lire & escrire; car dans leur pays les qualitez de l'esprit sont en singuliere recommandation, & la vertu gran-

deux honorez, & dignement recompensez. Ils ont l'imprimerie en perfection, elle a esté inventée chez eux avant que l'industriel Alemant Jean de Guttemberg nous en apprît l'usage en l'année mil quatre cens cinquante & huit, qui fut son commencement en Europe. Les premiers moules s'en firent à Mayence: le premier livre qui souffrit la presse & l'impression fut le docte ouvrage du grand Saint Augustin, appelé de la Cité de Dieu; Conrad Alemant la fit passer de là en Italie & ailleurs. Auparavant doncques tout cela, elle avoit esté apportée de la Chine par des marchands qui trafiquoient en ce pays-là, lesquels venans en l'Arabie Heureuse, passerent la Mer rouge: furent apres en Russie & Moscovie, où ils laisserent des livres imprimez à la Chine en caracteres du pays, qui furent portez en Allemagne, & venans à la cognoissance de Guttemberg, luy fournirent d'exemple pour les imiter & mouler des caracteres. Car les Chinois soutiennent, & il y a de l'apparence, que tout le reste du monde leur doit l'invention de l'imprimerie: il est bien vray qu'il se trouue des livres imprimez chez eux plus de cinq cens ans avant que l'imprimerie vint à la cognoissance de ceux de l'Europe. Le papier dont ils se servent est grandement delié, ils le font de toile de cannes, ou roseaux: les plumes sont des mesmes roseaux, taillées & pointues au bout à la façon des pinceaux des peintres: ils escriuent de la droite à la gauche, & tirent les lignes du haut en bas. Partout les villes du Royaume il y a des Colleges Royaux, où la jeunesse est instruite, & dans les bourgades, des Écoles aux despens du Roy, où l'on monstre à lire & à escrire, ce qui fait que les moindres hommes sont apprendre à leurs enfans dans leur plus tendre jeunesse, cet honneste & utile exercice. On enseigne gratuitement dans les grands Colleges la Philosophie naturelle & morale, l'Astrologie, les loix du Royaume, & plusieurs autres sciences belles & curieuses. Les Regens y sont tres-doctes, & les escoliers tres-rudieux: ils sçavent que leurs grands travaux ne seront point sans couronnes, que l'estude des lettres, par les bonnes qualitez qu'elles donnent à leurs esprits, sont des degres pour monter aux grandes charges de la Cour & du Royaume; car dans la Cour de la Chine on ne void point d'ignorans, & l'estre en ce lieu-là est vne grande infamie. Les Visirs que le Roy ordonne voyent les sours ces Collo-

ges, examinent ces escoliers, & honorent de plusieurs recompenses ceux qu'ils trouuent diligens à l'estude. Cela est cause que ce grand Royaume abonde en hommes de merite, & que les esprits poussez par le desir de la gloire qui leur est infailible, trauaillent assiduelement à l'estude, & donnent au public l'utilité de leurs rares ourages. Les Librairies de la Chine sont pleines de telles pieces : la curiosité des Chrestiens les a fait passer iusques en Europe, le Ciel le permettant ainsi, afin que la gloire de leurs auteurs ne fust point confinée dans l'enclos des montagnes & de la muraille qui enferme la Chine. La Bibliotheque du Vatican à Rome, & celle du Royal Monastere de Saint Laurens en Espagne ont plusieurs beaux volumes Chinois; dont les vns traittent de l'Astrologie, de la Philosophie morale, du nombre des Cieux, du mouuement des Planetes, & de leurs influences; de la propriété des pierres & des metaux, les secrets de la Medecine: Les autres contiennent les loix du Royaume, le reuenue d'iceluy, l'art militaire, les moyens de bien conduire les armées naualles, & plusieurs autres sciences, dont la gloire & l'utilité comble la Chine de plusieurs felicitez; & aourny aux hommes d'icelle les preceptes, & les moyens de gouverner loin des tempestes, & orages des guerres ciuiles, ou plusieurs autres font naufrage, l'État qu'ils possèdent. Car on trouue dans leurs histoires qu'il y a plus de deux mille ans qu'ils conseruent & maintiennent leur Monarchie contre les troubles qui se pourroient esmouuoir dedans, & autour de la vaste estendue d'icelle.

Le repos des
Chinois.

Mais la vertu des Chinois n'est pas sans diuertissement, & le long repos dont ils iouissent avec l'abondance des richesses, enfante les delices parmy eux, & conduit leur vie dans les charmes des voluptez. La plus ordinaire qui desrobe à leurs serieuses occupations vne partie du tēps qui leur deuroit estre cher, sont les superbes & magnifiques festins, où ils se traittent delicieusement; ils les dressent, & les font en ceste sorte. Ils donnent à chacun des conuiez, pour si grand qu'en soit le nombre, la table separée, où il mange seul: ces tables sont d'un tres-rare artifice, le bois en est exquis, & l'ouurage singulier: elles sont marquetées de filets d'or, ou d'argent, entrelassez si dextrement qu'ils representent des figures d'oyseaux, de paysages, des chasses de diuerse sorte: car les ouuriers de la Chine, dans l'excellence de leur art, sont merueilleusement

indistincts, & emportent les prix par dessus tous les autres du monde. Ils ne couvrent ces tables d'aucunes nappes, la netteté & propreté des Chinois en leur manger n'en a pas besoin, ils estendent dessus des tapis de damas, ou de semblable estoffe, trainans iusques à terre, placent sur les quatre coins de la table plusieurs petits paniers à iour, tissus de filets d'or & d'argent, les uns pleins de diverses fleurs de sucre, représentées au naturel, les autres portent vne agreable diuersité de plusieurs bestes faites aussi de sucre, comme des Elephans, des Lyons, des Cerfs, & des biches, quelques-uns sont remplis d'oiseaux de mesme estoffe. Au milieu de la table sont mises les viandes exquisés, qui font vne partie de la bonne chere des conuiez : ce sont ordinairement de toute sorte de volaille, de gibier & de venaison dans des plats d'argent, & de belle porcelaine ; ils mangent proprement, & prennent leurs viandes avec des fourchettes d'or ou d'argent, n'y touchant aucunement des mains : le vin qu'on y verse ordinairement est fait de palme, délicieux au goust, & moins fumeux à la teste : les tables sont placées en rond, afin que les conuiez se puissent voir les uns les autres : Tandis qu'ils sont ainsi bonne chere, plusieurs Musiciens & ioueurs d'instrumens donnent à leurs sens la douceur de leurs agreables concerts ; quelques autres representent à leurs yeux les rencontres & les inuentions de quelque plaisante histoire : leurs banquets ne sont jamais sans Comedie, ce qui se fait excellement bien, les personages sont fort adroits à cela, & les habits dont ils se seruent du tout propres à la representation : les desserts sont de toute sorte de fructs, & de confitures en grande abondance, dont l'usage est fort commun à la Chine. Les Courtisans & les autres hommes de la Chine passent ainsi souuent leur temps aux bonnes cheres de ces délicieux festins. Mais particulièrement au iour de la grande feste de leur Religion qu'ils celebrent le premier iour de la Lune du mois de Mars, ils donnent à leurs sens tous les plaisirs qu'ils demandent, se vestent superbement & se parent des plus belles pierreries qu'ils ayent, plantent à leurs portes de grands arbres, comme les mays en nos contrées, tapissent le deuant de leurs maisons de plusieurs pieces de soye, & de draps d'or, couronnent les rues de plusieurs arcs triomphaux, esclairent la nuit d'un nombre infiny de lumieres qu'ils appendent à ces arbres, banquetent & festinent sans cesse.

Ces excès sont encores plus grands, quand les Courtisans, ou les autres Grands du Royaume traittent leurs dignitaires, ou festinent quelques Ambassadeurs d'un Prince étranger; alors leur magnificence paroist en sa plus grande splendeur. Le conuie a plusieurs tables pour luy seul, dont le nombre monte iusques à vingt: il mange à la première, & toutes les autres sont chargées de toutes sortes de viandes crues, comme volailles, gibier, venaison, jambons, & plusieurs autres. Apres que le festin est acheué, les seruiteurs de celuy qui a invité les deffervent, & les portent deuant le conuie en son logis, où ils les laissent avec de grandes ceremonies. Les amis, ou les parens de la maison en font les honneurs; car celuy qui en est le maistre, & du festin, s'absente, & par bien seance, selon la coutume du pais ne s'y trouue point; ceux qui en ont le soin pour luy, qui sont neantmoins des personnes qualifiées, conduisent les conuiez en leurs places dans de belles chaires, sous un dais de velours; & auant qu'on commence à manger, ils prennent chacun une tasse, la remplissent de vin, & apres auoir fait plusieurs grandes reuerences, s'en vont aux fenestres, ou en lieu d'où ils puissent voir le Ciel; les offrent au Soleil, font un grand discours en forme de priere, & demandent à ce bel astre, qui ne leur peut donner que la lumiere qui les esclaire à boire, des constantes prosperitez pour les conuiez, & que l'amitié qu'ils veulent faire ensemble soit utile & favorable à tous les deux partis. Les festins dissolus sont des mers orageuses, où parmy les delices du corps, les vertus de l'esprit sont souuent naufrage. C'est pourquoy celuy qui a laissé aux hommes les regles d'une bonne conduite, leur cōseille d'aller plus tost en la maison du deuil, & au cōuoy des funerailles, qu'aux plaisirs des somptueux banquets; parce qu'en celle-là ils ont deuant leurs yeux le pourtrait de la fin de l'homme, qui cause souuent en eux celle de leurs vanitez: & ceux-cy en sorcelans leurs esprits, les desrobent à eux-mêmes, & leur font oublier leur condition. Il est vray que les Chinois ont, avec plusieurs autres, ceste louable qualité, que de ne polier pas moins bien l'Estat, que d'ordonner, comme ils font avec excellence, & la pompe, & la magnificence d'un superbe festin; quoy que leur Religion licencieuse ne leur defende point l'entretien des delices & des voluptez ennemies des solides vertus.

La Religion

Ces hommes qui se disent auoir deux yeux, & qui estiment
aveugles

aveugles la plus part des autres hommes, comme nous auons desia dit, sont neantmoins si aveuglez que de tenir pour Dieux des pieces de bois, & de pierre, façonnées en Idoles par leurs propres mains. Car à la Cour aussi bien qu'aux autres lieux du Royaume, ils adorent les ouvrages des Peintres & des Sculpteurs, ils tiennent dans leurs maisons des Idoles qu'ils reuerent d'un culte particulier, & ont recours à leur vaine assistance en toutes leurs affaires; leurs Temples en regorgent, il y en a tel qui en contient plus de deux cens sur de diuers autels, parmy lesquelles celle du Demon a tousiours sa place, & reçoit de pareilles venerations, & des sacrifices; non que les Chinois ne sçachent qu'il est reprouué, ennemy du genre humain, & l'auteur des crimes qui se commettent dans le monde; mais ils l'honorent ainsi, afin qu'il ne leur face du mal, & non pas pour en estre aidez. Outre ces muettes divinites, ils reuerent & prient un grand nombre d'hommes desia morts, qui ont dans leur Royaume surpassé les autres en la valeur des armes, en la lumiere des lettres, ou en la sainteté d'une vie austere, & recluse dans les solitudes de leurs Monasteres religieux: Ils les appellent *Pausaos*, c'est à dire bienheureux; du nombre desquels ils mettent encores plusieurs femmes, & des uns & des autres, en reuerent trois d'une singuliere deuotion. Le premier s'appelle *Sichie*, lequel vint (à ce qu'ils disent) du Royaume de Trantheyco, qui est du costé de l'Occident, porta dans la Chine les regles de la vie religieuse, & fut le premier inuenteur des Cloistres, & des ordres Religieux, qui vivent en communauté, sans se marier. Il auoit la barbe & la teste rase, ses sectateurs sont aussi rasez, & tous les Moines Chinois chantent la gloire de son nom, & esleuent le merite de ses vertus par dessus tous les autres Saints. Le second sujet en ce rang de singuliere sainteté, est vne femme appelée *Canine*: elle est aussi digne de son nom, car la deuotion qu'on luy porte dans la Chine ronge d'une importune bigoterie les esprits des plus simples Dames. Ils disent qu'elle estoit fille du Roy Tzonton, lequel la voulant marier à un Prince, aussi bien que les deux autres sœurs, qui estoient tous les enfans de ce Monarque; elle n'y voulut iamais consentir, alleguant pour toute raison, qu'elle auoit voué au Ciel vne perpetuelle chasteté. Le pere indigné de ce refus en prend la vengeance sur celle

qui le luy faisoit, luy oste la liberté, l'enferme dans une grãde maison, en forme de Monastere, & par mespris occupe son loisir en des choses viles & abjectes, luy fait porter de l'eau, du bois, & nettoyer vn grand iardin, qui dependoit de ce lieu-là; elle le fait, & y trauaille avec vne singuliere patience: mais le Ciel à qui elle auoit fait vœu, & pour l'amour duquel elle estoit ainsi mesprisée, (disent les Chinois) soulage les peines; fait descendre de ses belles voutes ses bien-heureux habitans pour la cōsoler, & enuoye plusieurs animaux à son secours; les Saints du Ciel luy venoient tirer de l'eau, les singes luy seruoient de valets; les oyseaux nettoyoient avec leurs becs les allées de ce iardin, & les ballioient avec leurs ailes; les bestes sauvages descendoient d'une montagne là proche pour luy porter du bois. Le Roy son pere la voyant vn iour ainsi seruite par ces nouveaux domestiques, la creut sorciere, & resolut de purger par les flames, le crime de ses enchantemens; fit mettre le feu dans ceste maison. Elle voyant que ce beau lieu brusloit à son occasion, se voulut tuer avec vne longue espingle d'argent qui tenoit ses cheveux, & se la mit dans la gorge; mais soudain vne ruine d'eau suruint, qui esteignit le feu, alors elle quitta son dessein, se retira dans les montagnes, & se cacha dans leurs cauiernes, où elle continuoit sa penitence. Le Ciel, qui la protegeoit ainsi, ne voulut pas laisser impunie la cruauté de son pere impie; il le frappa de lepre, & abandonna son corps viuant aux vers qui le rongeoient, & luy faisoient souffrir plusieurs tourmens: Canine en eut la reuelation, la charité luy fait quitter sa solitude, pour aller secourir son pere lepreux: Aussi tost que ce Roy la vid, seietta à ses pieds, luy demanda pardon, & l'adora: elle se iugeant indigne de l'adoration, y voulut resister, mais ne le pouuant pas faire à cause de la foiblesse de son corps, vn Saint du Ciel se vint mettre deuant elle pour reparer la faute, & faire entendre que l'adoration se faisoit à luy seul. A l'heure mesme elle s'en retourna en sa querue, & y achaua de viure en paisible sainteté. Les Chinois la tiennent pour vne grãde sainte, & la prient ordinairement d'obtenir pardon de leurs fautes. La trouueuse est vne femme nommée Neome, qu'ils disent estre issue d'une famille tres-illustre de la ville de Cuchi en la prouince d'Oquian, & comme son pere vouloit violer la

vœu de chasteté qu'elle estoit fait, & la contraindre au mariage, elle prit la fuite, & se retira dans le desert d'une petite isle qui est vis à vis d'Ingoa, où elle vescu très-sainctement, & fit un grand nombre de miracles, desquels ils racontent celui-cy, comme le plus signalé de tous. Ils disent qu'un grand Capitaine, nommé Campo, General de l'armée navale du Roy de la Chine, alloit un jour faire la guerre pour son Maître en un Royaume circonvoisin : il vint surgir à Roym, avec sa flotte, comme il en voulut partir, les Nautonniers ne purent jamais lever les anchres, estonnez de ce rencontre ils regardent tous dans la mer, & voyent Neome assise dessus, qui les détenoit. Le General l'interroge, & la prie comme diuinement inspirée, de luy conseiller ce qu'il auoit à faire : elle luy respond, que s'il vouloit triompher de ses ennemis, & conquérir leur Royaume, qu'il la menast quand & luy, à cause que ceux qu'il auoit à combattre estoient de grands Magiciens : il la fait mettre dans son nauire, leve les anchres, donne les voiles au vent, & peu de iours apres arrive à la coste du pais ennemy. Aussi tost qu'on apperceut la flotte de la Chine, ces Magiciens ont recours à leurs charmes, jettent de l'huile dans la mer, & par leurs illusions, font paroistre aux yeux des Chinois, que leurs nauires sont en feu, & brûlent. Neome, qui estoit sans doute une excellente Magicienne, défait par des contre-charmes plus puissans, tout ce que ceux-là faisoient. Ainsi voyant que leur Magie estoit foible, & leurs armes inégales à celles des Chinois, ils se rendirent à eux, & souffrirent la qualité de vassaux, & tributaires du Roy de la Chine. Campo, que l'histoire marque pour homme iudicieux, & très-sage politique, entre en quelque doute de la sainteté de Neome, & la croit Sorciere : pour s'en esclaircir, luy demande quelque marque de sa sainte vertu, pour porter en present au Roy son Maître, & la prie de faire reuerdir un baston sec qu'il auoit à la main : elle prit le baston, prononça dessus quelques secretes paroles, le rendit verdoyant, & de plus, d'une odeur très-odoriférante, & le bailla ainsi à ce Capitaine, lequel auuglé des mesmes superstitions que les autres Chinois, attribua les prosperitez de son voyage, & le bonheur de ses armes à la sainteté de Neome, le nom de laquelle a tousiours esté depuis en singulier honneur dans la Chine, & particulièrement à ceux qui

vont sur mer, lesquels portent son image sur la poupe de leurs navires, & la prient comme la Divinité qui préside aux ondes, commande à la mer mesme, & apaise les tempestes, & les orages.

A lorient le
Soleil & la
Lune.

Le Soleil & la Lune sont encores les sujets de leur adoration : ils les reuerent comme les sources de la lumiere, & les causes de la generation icy bas ; mais ils croyent vne plus grande diuinité qui les domine ; car quand ils voyent que l'un ou l'autre de ces Astres souffre l'eclipse, ils disent que le Prince du Ciel les a condamnés à mort, & que la crainte du supplice ternit ainsi leur lumiere. Alors ils prient ce Prince souverain de leur faire grace, & n'esteindre point ces celestes flambeaux, qui sont si nécessaires à leur vie : ils disent que le Soleil est vn homme, & que la Lune est vne femme. Leur croyance tient le Ciel pour Createur de tout ce qui paroist à nos yeux, & des choses inuisibles ; ils l'expriment ainsi par la premiere lettre de leur alphabet, telle que nous l'auons cy-deuant marquée, & assurent que par dessus ces voutes celestes habite vn immortel gouverneur, qu'ils nomment *Lacan Tansey*, c'est à dire, Gouverneur du grand Dieu : ils le qualifient increé, incorporel, eternal, & tout esprit ; l'adorent avec vn culte extraordinaire, & luy attribuent le soin des choses supremes ; avec lequel ils en placent vn autre de mesme nature, appelé par eux *Cansay*, qui a receu du premier le gouvernement de ceste partie du Ciel qui regarde la terre, & tiens en sa main puissante la mort & la vie des hommes. Ce second a trois supposés sous luy, tous trois esprits de mesme que les premiers, ils les appellent, *Tanquam*, *Teiquam*, & *Tauquam* ; ce sont les aides & assistans de son grand ministre pour les choses de ce bas monde ; car le premier, qui est *Tanquam*, est vne diuinité aquatique, ou plustost le Fontainier du monde ; il a la charge des pluyes, & son plus grand exercice est de fournir d'eau à la terre. *Teiquam* descend plus bas vers nostre region inferieure, il préside à la naissance des hommes, commande aux guerres, ordonne les semailles, & fait produire à la terre les fruits qui nourrissent les hommes, & les bestes qui l'habitent. *Tauquam* est leur grand Neptune, il occupe son loisir à l'insendence des mers, retient ou pousse, comme il luy plaist, la furor des ondes, commande aux tempestes, & a vn soin particulier de ceux qui nauigent :

en tous les gens de marine l'adorent, les Pêcheurs luy font des sacrifices, les Matelots luy font des vœux, & les Nautonniers au retour de leurs navigations luy dressent des jeux, & représentent des Comedies en l'honneur de son nom.

Or parmy les abominations de ce faux culte des Chinois, on apperçoit quelques traces, & des vieilles marques à demy effacées d'une meilleure Religion; car dans la diversité de leurs simulachres, ils en ont un qu'ils tiennent en singuliere reuerence: sa forme est humaine & majestueuse, de ses espaulles sortent trois têtes égales & semblables, qui se regardent sans cesse l'une l'autre, pour donner à entendre qu'elles n'ont qu'un mesme vouloir. Ce qui pourroit estre pris pour quelques vestiges du mystere de la tres-saincte Trinité, que le bien-heureux Apostre Saint Thomas leur a presché autrefois; lors qu'allant aux Indes Orientales, où le Martyre qu'il souffrit couronna sa vie d'un Diadème immortel, il passa par la Chine, ainsi que le rapportent les anciennes Escritures des Armeniens: Mais trouuant les Chinois grandement occupez aux guerres, il passa outre, apres leur auoir briefuement expliqué les veritez de l'Euangile. Dans le mesme Temple où ceste image à trois têtes est adorée, ils reuerent des peintures qui ne sont pas dissimblables à celles des douze Apostres. Les Chrestiens qui prindrent garde à ces representations interrogerēt les naturels Chinois, quels hommes s'auoient esté que ces douze Apostres, & n'eurent point d'autre response, sinon que ces douze personages auoient esté des grands Philosophes qui auoient si ardemment embrassé la vertu en ce monde, qu'elle les auoit apres leur mort enleuez au Ciel, & faits Anges d'iceluy. Pour un troisieme enseignage qu'ils ont eu autre-fois quelque rayon de la verité Chrestienne, ils reuerēt encores dans le mesme nombre de leurs sacrees peintures l'image d'une femme parfaitement belle, qui tient un enfant entre ses bras, qu'ils disent qu'elle enfanta sans violer sa virginieté, & dont la conception & la naissance ne furent point tachées d'aucun peché; ils n'en sentent pas davantage. Le double nuage de l'ignorance des saints livres, & du peché de l'idolatrie leur a caché le reste. Neantmoins toutes ces marques expliquées par la bouche eloquente de quelques pieux & fermes Chrestiens leur pourroient estre un reproche de n'estre plus ce qu'ils ont esté, & ne seroit pas un moyen inutile

Quelques
marques du
Christianisme
dans le culte
des Chinois

pour faire reüssir les soins qu'on employeroit à leur salut, outre que l'excellence de leurs esprits capables de raison, en donneroit l'accez plus libre: & leurs oracles mesmes tiendroient la main à de tels ouuriers, pour ayde à leurs bons desseins, car ils ont vne Prophetie qui dit, *Que du costé de l'Occident leur doit venir la vraye loy, laquelle les enlènera au Ciel pour y estre faits Anges.*

Mort & fune-
railles du Roy
de la Chine.

Certes, la Cour de la Chine nous seroit vn agreable sejour dans la conuersation des Courtisans doctes & douez d'un tres-excellent esprit, & parmy les honnestes recompenses qu'on y donne à la vertu. Mais le faux culte des Idoles, & les abominables superstitions qui sy commettent, nous forcent de la quitter. Il est doncques temps d'en partir, tourner ailleurs nos pensées, & employer nos labours à vne plus saincte occupation. Nous le ferons avec la diuine assistance de celuy qui a conduit nos ouurages, apres que nous aurons dit les ceremonies qui se font à la mort & aux funerailles des Princes souuerains de ceste grande Monarchie. Quand leur Roy est mort, ils lauent son corps dans des eaux aromatiques, parfument ses habits Royaux, & le vestent le plus somptueusement qu'il le fut iamais pendant sa vie, l'asseyent dans son Throsne, afin que toute la Cour luy vienne rendre les derniers deuoirs, & deplorer sa perte. Les premiers qui se presentent sont les Princes ses enfans, s'il en auoit apres eux la Reyne sa femme, & les plus proches de ses parens: ils se mettent tous à genoux deuant son corps, y demeurent quelque temps, & puis se retirent les larmes aux yeux, & les souspirs en la bouche: le Chancelier, ou President de son Conseil, accompagné de tous les Conseillers d'Estat, y rend les mesmes honneurs funebres, tous les Courtisans & les domestiques de la Maison Royale aussi à genoux deuant le mort, pleurent la perte de leur Seigneur. Ceste triste ceremonie acheuée ils despoüillent le corps de ses precieux habits, & du Throsne le mettent dans vn cercueil (c'est l'ordinaire passage des pompes du monde, de leur grandeur à la mort) fait d'un bois riche & odoriforant, fermé & serré en telle façon que l'air n'y puisse point entrer; ils le posent sur vne table, au milieu de la Chambre Royale, parée & tendue le plus somptueusement qu'il est possible, estendent au dessus vn lince blanc, traînant iusques à terre, sur lequel le pourtrait du Roy defunt

DU ROY DE LA CHINE.

55

est depeint au naturel: l'antichambre est aussi parée superbement, & dans icelle plusieurs tables sont dressées, avec grand nombre de cierges funebres, parmy lesquels on sert vne grande quantité de viandes pour les Prestres & les Religieux Chinois qui viennent chanter à leur nêde, prier, & faire des sacrifices pour le repos de celuy qui est mort dans les éternelles inquietudes. A ces vaines deuotions ils adioustent plusieurs sorcelleries, apportēt sur le cercueil vn grand nombre de petits papiers peints, desquels ils bruslent vne partie là mesme, attachent le reste à la biere avec de petites cordelettes, les demenent & meuent sans cesse, avec des cris & des hurlemens si effroyables, qu'il est mal-aysé de les oïr sans terreur: ils disent que par ceste forcenée façon de secourir les morts, ils enuoyent l'ame du Monarque defunct dans le Ciel au nombre de celles qui sont bien-heureuses. Ce tintamarre, ou chariuary spirituel des Prestres de la Chine dure l'espace de quinze iours, apres lesquels on conduit le corps du Roy au tombeau; le conuoy se fait en ceste sorte: Deuant le corps marchent tout autant de Prestres & Religieux Chinois qu'il s'en trouue à la Cour; ils portent en leurs mains des chandelles allumées: les parens du Prince suivent le conuoy, vestus aufterement de dueil; ils ont des grands sayes de laine poissez contre la chair, & sanglez autour des reins avec des cordes; leur teste simplement couuerte de gros bonnets de laine à grands bords, comme les chappeaux à la mode qu'on porte en nos contrées sur la fin de ceste année mil six cens vingt-cinq: ce qui est estroitement obserué, car à la Chine le dueil ne consiste pas seulement à la mine, il passe au delà des larmes & des soupirs qui ne se font que par bien-scénée: les plus grâds, pour bien obseruer le dueil de la mort d'un pere ou d'une mere, se priuent de leurs charges; & les Vice-Roys en pareille tristesse, remettent entre les mains du Roy les Gouvernemens qu'ils en auoient eu: le faire autrement n'est pas moins honteux & impie que seroit en nos contrées à vn fils de rire, d'ancer, & se resjouyr publiquement de la mort de son pere. Le Conseil avec les honorables marques de sa dignité marche immédiatement apres ceux-là: & tous les Officiers de la Maison Royale & de la Cour y assistent en l'ordre, & selon le rang de leurs charges. En ceste pompe le corps du Roy defunct est conduit au tombeau, mais non pas enterré sans

56 HIST. DE LA COVR DE LA CHINE

suite, ils brulent en s'y mettant les peintures de plusieurs esclaves, d'un grand nombre de charrues, d'un tas de soie & d'argent, & de quelques pieces de soie, qu'ils croyent passer le mort en l'autre vie. A la verité si ces brulemens en portraict sont des marques des folles superstitions des Chinois, ils le sont aussi de la douceur de leurs esprits, plus humains que ceux de quelques barbares leurs voisins, & des peuples qui ont esté les nostres, lesquels brusloient reellement à l'enterrement de leurs Princes, les femmes & les hommes qui les auoient seruis, & iettoient prodigement dans le feu l'or, l'argent, & les pierreries qu'ils trouuoient dans leurs coffres. Ce leger embrasement acheué, & les peintures reduites en cendres, ils descendent & enferment dans vn peu de terre celuy qui commandoit à vn monde d'hommes & de pays, qui pouuoit couronner sa teste de quinze Diadèmes, car les Prouinces de la Chine, qui font ce nombre-là, sont en grandeur & en bonté tout autant de Royaumes: & en ce faisant reduisent en poudre la plus grande & plus esclatante pompe du monde. Et certes, puis que toutes les choses de la Cour & de la terre ne sont que poudre, que de poudres ont esté formées les plus belles & nobles parties de l'vniuers, les hommes qui sont les Roys du monde, en les descendant au tombeau, on met la poudre dans la poudre. Pour leçon aux souverains Monarques, que dans leurs superbes Throñes, la Couronne & le Manteau Royal couurent seulement vn tas de terre animée, & vn monceau de poudre viuante, ils n'ont le courage grand, l'ame genereuse, & l'esprit pieux, alors par ces Royales & excellentes qualitez, ils tireront leurs noms de la poudre de l'oubly: & si par la commune loy de la nature, le corps qui n'est que poudre, descend dans la poudre, l'esprit qui ne fut iamais poudreux ira recevoir au Ciel les immortelles Couronnes que meritent les Roys magnanimes & pieux.

F I N.

PRIVILEGE DU ROY.



NOUS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre, A nos ames & foyes les Gens tenants nos Cours de Parlement de Paris, Roïen, Thoulouze, Bourdeaux, Rennes, Aiz, Dijon & Grenoble, Prévost de Paris, Seneschaux de Lyon, Poitiers, Artois, Baillifs & Prévosts, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartient, Salut. Nostre bien amé CLAUD

CRAMOISY, Marchand Libraire en nostre ville de Paris, Nous a fait remonstrier qu'il luy a esté mis en main un Livre intitulé, *Histoire de la Cour du Roy de la Chine*, Par le sieur MICHEL BAVDIER de Languedoc, l'un des Gentils-hommes de nostre Maison. Lequel Livre il desireroit faire imprimer; mais il craint qu'après les grandes despenses qu'il a faites, & luy convient encor faire pour la perfection dudit Livre, autres Libraires & Imprimeurs voulussent faire le semblable, qui seroit à sa ruine, NOUS requérant sur ce luy pourvoir de nos Lettres. A CES CAUSES desirans favorablement traiter ledit Exposant, & que son travail & commodité qu'il employe journellement pour faire voir au public choses utiles, & de merite, ne luy soient inutiles, luy avons permis & octroyé, permettons & octroyons de grace speciale par ces presentes, d'imprimer ou faire imprimer ledit Livre, en telle marge, caractère & volume qu'il aquirera, & tant de fois que bon luy semblera, iceux mettre, & exposer en vente, & distribuer pendant le temps & espace de dix ans, à commencer du jour qu'il sera achevé d'imprimer: faisant tres-expresse inhibitions & defences à tous Libraires & Imprimeurs de nostre Royaume, estrangers y trafiquans, & autres personnes de quelque estat, qualité & condition qu'ils soient, de ne troubler ny empêcher aucunement ledit CRAMOISY en la jouissance de cette nostredite permission, de n'imprimer ou faire imprimer ledit Livre en quelque sorte & maniere que ce soit, ny sulver les estrangers à ce faire, de n'en vendre & distribuer aucuns exemplaires, que de ceux qui auront esté imprimez par ledit Exposant, ou de son consentement, sur peine aux contrevenans à cette nostre volonté, de deux mille livres d'amende, & de confiscation de tous les Exemplaires qui se trouveront avoir esté contrefaits, le tout au profit dudit CRAMOISY: A la charge d'en mettre deux Exemplaires en nostre Bibliothèque publique, à present gardée au Convent des Cordeliers de cette ville de Paris, avant que de les exposer en vente, suivant nostre Reglement. SI VOUS MANDONS que du contenu en ces presentes vous faciez, souffriez & laissiez jouir pleinement & paisiblement ledit CRAMOISY, & de proceder à l'encontre des contrevenans à icelles par toutes voyes deus & raisonnables, nonob-

H

Sans oppositions ou appellations quelconques, pour lesquelles les
présentes d'icelles, ne voulons être différé. Et d'autant que les
présentes lon pourra avoir ailleurs en plusieurs & divers lieux, Nous
voulons qu'au vidimus d'icelles, fait sous le Roy, ou collationné
par l'un de nos ames & feaux Conseillers & Secrétaire, soit fait ad-
iouffées comme au présent original. Voulons en outre qu'à l'endroit
du commencement ou à la fin dudit Livre ces présentes, ou un bref
extraict d'icelles, qu'elles soient tenues pour pleinement signifiées:
Car tel est nostre plaisir. Donnés à Paris le 27. Novembre, l'an de
grâce 1613. & de nostre regne le quatorzième.

Signé,

Par le Roy en son Conseil,

RENOUARD.

